

## **Maupassant**

### **Notes de lecture**

*Mont-Oriol*

Titre

Le titre du roman est assez étrange : ce n'est ni le nom d'un des personnages (*Madame Bovary*), ni le nom d'un thème (*L'Éducation sentimentale*). C'est le nom d'un lieu créé par un personnage secondaire, William Andermatt, grand capitaliste devant le Seigneur. Aussi le roman, un récit qui raconte un amour tragique, est semé de scènes qui appartiennent au monde de la finance. Sans doute, les exigences de ce dernier interfèrent et même détruisent les bases du monde amoureux. Mais il y a plus : je crois que Maupassant suggère par son titre (et par plusieurs pages qui suivent) qu'il faut comprendre le monde de l'amour en le comparant au monde de la passion économique, sans quoi on ne comprend rien.

Remarque stylistique

Ce roman, comme tant d'autres écrits de Maupassant, exploite les trios, dirait-on, de façon systématique. Sans doute en faisant ainsi, n'est-il pas bien original, mais il le fait comme aucun autre que je connaisse. Un exemple au tout début du texte : « Ils venaient là une cinquantaine, attirés surtout [1] par la beauté du pays, [2] par le charme de ce petit village noyé sous des arbres énormes dont les troncs tortus semblaient aussi gros que les maisons, et [3] par la réputation [1] des gorges,

[2] de ce bout de vallon [1] étrange, [2] ouvert sur la grande plaine d'Auvergne, et [3] finissant brusquement au pied de la haute montagne, [3] de la montagne hérissée d'anciens cratères, finissant dans une crevasse [1] sauvage et superbe, [2] pleine de rocs éboulés ou menaçants, [3] où coule un ruisseau qui cascade sur les pierres géantes et forme un petit lac devant chacune (page 484). »

## Première partie

### Chapitre I

Cette citation, tirée de la deuxième page du récit, offre la description des lieux et le cadre naturel de l'histoire amoureuse à venir. Mais ce cadre naturel contient un autre monde, celui des sources d'eau minérale, des hôtels de repos et des cures médicales. Aussi, si Maupassant décrit la naissance et la mort de l'amour entre Christiane et Paul, en même temps, il dessine le portrait du capitalisme triomphant. Pour le faire, il doit présenter d'abord la première figure, la figure lente et bon enfant, d'un premier capitalisme. Car la médecine est aussi une industrie, comme le dit Maupassant sans le dire. Or cette industrie peut fonctionner à petit régime, comme à la station d'Enval, ou rouler à plein régime quand les entrepreneurs de deuxième génération arrivent sur place. C'est là l'arrière-plan du roman, ou son thème initiale, et sa dimension non pas politique, mais économique. D'une façon ou d'une autre, le drame de Christiane doit être lu et compris en tenant compte de cette exploitation presque violente de la nature, mais aussi des êtres humains.

Le premier portrait de Christiane est merveilleux, et on ne comprend rien au drame à venir et à la pensée (ou l'intuition) de Maupassant (ce qu'on appelle son pessimisme et qu'il appellerait son réalisme) si on ne garde pas bien en tête ce portrait initial. « Au premier étage, ils pénétrèrent dans le salon attenant aux chambres des familles de Ravenel et Andermatt ; et le marquis laissa seul le médecin pour aller chercher sa fille. / Il revint avec elle presque aussitôt. C'était une jeune femme blonde, petite, pâle, très jolie, dont les traits semblaient d'une enfant, tandis que l'œil bleu, hardiment fixé, jetait aux gens un regard résolu qui donnait un attrait charmant de fermeté et un singulier caractère à cette mignonne et fine personne. Elle n'avait pas grand-chose, de vagues malaises, des tristesses, des crises de larmes sans cause, des colères sans raison, de l'anémie enfin. Elle désirait surtout un enfant, attendu en vain depuis deux ans qu'elle était mariée (page 486). » Christiane de Ravenel est une sorte de vierge de cœur, une femme enfant, qui ne connaît rien de la vie, dont la seule tristesse est sa stérilité peu grave sans doute. Certes, elle a été achetée par son époux, vendue par son mari et exploitée par son frère. Innocente et rieuse, intelligente et vive, belle et attirante, c'est sans doute une sorte de jeune femme typique de son époque dans la classe qui est la sienne. Pourtant, je crois que ce type est un possible bien réel encore aujourd'hui, malgré le féminisme galopant, triomphant et obligatoire de l'époque. Mais surtout, son sort est un peu le sort de tout être humain, soit de ne pas savoir ce que la vie et l'expérience et le fond du monde lui réservent. Elle rit parce qu'elle est jeune et belle et riche, mais à la différence de son frère, elle ne fait que rire parce qu'elle est ignorante ; il me semble qu'elle ne rit pas comme son frère et surtout pas de la même façon dont rit Maupassant. Surtout, elle connaîtra bientôt, c'est au fond d'une des trames du roman, tout ce qu'il faut pour

être triste, voire angoissée, par les dures surprises de la vie, par le fond trouble des choses, par l'horreur derrière la façade.

Le portrait du docteur Bonnefille (quel nom !) est magnifique. « Le docteur Bonnefille affirma que les eaux d'Enval seraient souveraines et écrivit aussitôt ses prescriptions. / Elles avaient toujours l'aspect redoutable d'un réquisitoire. / Sur une grande feuille blanche de papier à écolier, ses ordonnances s'étalaient par nombreux paragraphes de deux ou trois lignes chacun, d'une écriture rageuse, hérissée de lettres pareilles à des pointes. / Et les potions, les pilules, les poudres qu'on devait prendre à jeun, le matin, à midi, ou le soir, se suivaient avec des airs féroces. / On croyait lire : "Attendu que M. X... est atteint d'une maladie chronique, incurable et mortelle ; / Il prendra : 1° Du sulfate de quinine qui le rendra sourd, et lui fera perdre la mémoire ; / 2° Du bromure de potassium qui lui détruira l'estomac, affaiblira toutes ses facultés, le couvrira de boutons, et fera fétide son haleine ; / 3° De l'iodure de potassium aussi, qui, desséchant toutes les glandes sécrétantes de son individu, celles du cerveau comme les autres, le laissera, en peu de temps, aussi impuissant qu'imbécile ; / 4° Du salicylate de soude, dont les effets curatifs ne sont pas encore prouvés, mais qui semble conduire à une mort foudroyante et prompte les malades traités par ce remède ; / Et concurremment : / Du chloral qui rend fou, de la belladone qui attaque les yeux, de toutes les solutions végétales, de toutes les compositions minérales qui corrompent le sang, rongent les organes, mangent les os, et font périr par le médicament ceux que la maladie épargne." / Il écrivit longtemps, sur le recto et sur le verso, puis signa comme aurait fait un magistrat pour un arrêt capital. / La jeune femme, assise en face de lui, le regardait, avec une envie de rire qui relevait le coin de ses lèvres (page 486 et

487). » Le texte est long, et peu nécessaire au récit (mais la citation est nécessaire, il va de soi, à ce commentaire). On peut toujours suggérer que c'est là un aspect, un autre, du réalisme de l'auteur. Mais il dit en toutes lettres que ce qu'il propose n'est pas ce qui était écrit sur l'ordonnance du bon Bonnefille. On sent que Maupassant se venge, lui qui a eu affaire à bien des médecins. Du coup, il fait sentir aussi sans doute à quel point on est pris par l'expertise supposée de ces hommes (et aujourd'hui) femmes, et comment ils, et elles, ont sans doute du savoir, mais aussi un caractère qui est bien indépendant de leur savoir éventuel, un caractère de décision qui fait d'eux des êtres sans doute séduisants, mais parfois dangereux et souvent ridicules. J'ajoute enfin que par sa caricature il suggère que tout traitement implique des effets secondaires, dont les marchands-médecins doivent taire l'existence, mais que son portrait caricatural et donc faux mais vrai découvre et révèle l'existence.

Puis vient le portrait de monsieur Andermatt, époux de Christiane. « C'était un homme encore très jeune, un juif, *faiseur* d'affaires. Il en faisait de toutes sortes et s'entendait à toutes choses avec une souplesse d'esprit, une rapidité de pénétration, une sûreté de jugement tout à fait merveilleuses. Un peu trop gros déjà pour sa taille qui n'était point haute, joufflu, chauve, l'air poupard, les mains grasses, les cuisses courtes, il avait l'air trop frais et malsain, et parlait avec une facilité étourdissante. / Il avait épousé, par adresse, la fille du marquis de Ravenel pour étendre ses spéculations dans un monde qui n'était point le sien. Le marquis, d'ailleurs, possédait environ trente mille francs de revenu, et deux enfants seulement ; mais M. Andermatt, en se mariant, âgé de trente ans à peine, tenait déjà cinq ou six millions ; et il avait semé de quoi en récolter dix ou douze. M. de Ravenel, homme indécis, irrésolu, changeant et faible,

repoussa d'abord avec colère les ouvertures qu'on lui faisait pour cette union, s'indignant à la pensée de voir sa fille alliée à un israélite, puis, après six mois de résistance il céda, sous la pression de l'or accumulé, à la condition que les enfants seraient élevés dans la religion catholique. / Mais on attendait toujours, et aucun enfant ne s'annonçait encore. C'est alors que le marquis, enchanté depuis deux ans des eaux d'Enval, se rappela que la brochure du docteur Bonnefille promettait aussi la guérison de la stérilité. / Il fit donc venir sa fille, que son gendre accompagna pour l'installer, et pour la confier, sur l'avis de son médecin de Paris, aux soins du docteur Latonne (page 488). » On voit qu'il y a une compétition larvée entre le père et le mari et que le mari est bien plus fort que le père et qu'il gagne sur toute la ligne. Ce qui n'est que justice puisqu'il a acheté ce que l'autre a vendu et qu'il exerce son droit de propriétaire. Il y a là sans doute les éléments d'un antisémitisme de l'époque. On excusera Maupassant en prétendant que lui aussi est soumis aux préjugés de son époque ; méthode qui le protège peut-être contre les indignations idoines, mais au prix de la possibilité qu'il soit plus intelligent et plus libre que les hommes et femmes du XIXe siècle finissant, ses contemporains. Mais il devait y avoir un type de comportement assez commun à ce genre de personnage, soit le capitaliste madré et entreprenant (ceux qu'on appelle aujourd'hui les leaders économiques et les maîtres de l'*entrepreneurship*), un comportement indépendant de ses origines ethniques et stimulé plutôt par l'esprit de l'époque, qui, cela est évident, est encore le nôtre. Car, comme le voudrait Maupassant le tout premier, en plus d'être qui on est, on est aussi un personnage, et on joue une comédie. Et plus tard dans le roman, ce Juif, ce capitaliste fera l'apologie de ce mode de vie, une apologie qui est au moins persuasive et certes une réfutation des simplifications dont l'antisémitisme est porteur.

Au fond, tous jouent un rôle, comme Andermatt, mais aussi comme le deuxième *médecin*, celui qui pratique une sorte de radiographie par auscultation. « Puis il se leva, salua et sortit avec tant de promptitude que tout le monde en demeura stupéfait. C'était sa manière, son chic, son cachet à lui, cette brusquerie dans le départ. Il la jugeait de très bon ton et de grande impression sur le malade. Mme Andermatt courut se regarder dans la glace, et toute secouée par un rire éclatant d'enfant joyeuse : / " Oh ! qu'ils sont amusants, qu'ils sont drôles ! Dites, y en a-t-il encore un, je veux le voir tout de suite ! Will, allez me le chercher ! Il doit y en avoir un troisième, je veux le voir." / Son mari, surpris, demanda : / " Comment, un troisième, un troisième quoi (page 490) ?" » Je sympathise donc, et Maupassant le veut sans doute, avec les sourire et rire de la jeune femme. J'ajoute même que depuis Molière (*Le Malade imaginaire* par exemple), il n'y a rien d'aussi efficace que ces portraits de médecin. (Mais ne faut-il pas se demander si le rire de la jeune femme est lui aussi une performance, plus sincère, plus innocente, et plus fragile que les autres ?)

Puis durant un bout de promenade de Christiane, de son père et de son époux, vient le portrait tout en action de son frère (Gontran quel nom ! un nom d'aristocrate de pacotille, ce qu'il est). « Quelques-uns, assis sur des bancs, traçaient des lignes dans le sable du bout de leur canne ou de leur ombrelle. Ils ne parlaient point, semblaient ne point penser, ne vivre qu'à peine, engourdis, paralysés par l'ennui des stations thermales. Seul, le bruit bizarre de l'orchestre sautillait dans l'air doux et calme, venu on ne sait d'où, produit on ne sait comment, passait sous les feuillages, paraissait faire mouvoir ces mornes marcheurs. / Une voix cria " Christiane ! ". Elle se retourna, c'était son frère. Il

courut à elle, l'embrassa et, quand il eut serré la main d'Andermatt, il prit sa sœur par le bras et l'entraîna, laissant par-derrrière son père et son beau-frère. / Et ils causèrent. C'était un grand garçon élégant, rieur comme elle, mobile comme le marquis, indifférent aux événements, mais toujours à la recherche de mille francs (page 492). » Gontran explose presque de vitalité en arrivant sur scène peuplée par des cacochymes craintifs ou endormis. Plus exactement, sous le guidage de Maupassant, avec Christiane et Gontran, le lecteur fait le tour des lieux de la station thermale. C'est l'occasion de plusieurs portraits où des personnages ridicules sont présentés et font leur petit tour. En somme, le frère et la sœur sont faits de la même étoffe et ce qu'ils voient et commentent les fait connaître autant que le monde qu'ils voient est révélé par leurs commentaires. Il y a pourtant une différence entre les deux : Gontran semble moins respectable, moins innocent, plus vénal que sa sœur. Ou pour le dire autrement, il ressemble à la grand-mère aristocratique de la nouvelle *Jadis*, alors que Christiane tient le rôle de la petite-fille romantique du même récit.

Tout de suite, Maupassant présente Paul Brétigny, à travers les mots de Gontran et du coup offre le contraste entre la femme rieuse et légère et l'homme sombre et violent ; ce contraste se révélera plus important sur le plan du récit, mais moins stable en raison du pouvoir du jeune romantique ou de la susceptibilité de la jeune romantique qui s'ignore. « “ Qui ça, Paul ? Ah oui, ton ami ! / — Paul Brétigny. C'est vrai, tu ne sais pas. Il prend un bain en ce moment. / — Il est malade ? / — Non. Mais il se guérit tout de même. Il vient d'être amoureux. / — Et il prend des bains acidulés – on dit acidulés, n'est-ce pas – pour se remettre ? / — Oui. Il fait tout ce que je lui dis de faire. Oh ! il a été très touché. C'est un garçon violent, terrible. Il a failli mourir. Il a voulu la tuer aussi. C'était une actrice, une actrice



connue. Il l'a aimée follement. Et puis, elle ne lui était pas fidèle, bien entendu. Ça a fait un drame épouvantable. Alors, je l'ai emmené. Il va mieux en ce moment, mais il y pense encore." / Elle souriait tout à l'heure ; maintenant, devenue sérieuse, elle répondit : "Ça m'amusera de le voir." / Pour elle, cependant, ça ne signifiait pas grand-chose, "l'Amour". Elle pensait à cela, quelquefois, comme on pense, quand on est pauvre, à un collier de perles, à un diadème de brillants, avec un désir éveillé pour cette chose possible et lointaine. Elle se figurait cela d'après quelques romans lus par désœuvrement, sans y attacher d'ailleurs grande importance. Elle n'avait jamais beaucoup rêvé, étant née avec une âme heureuse, tranquille et satisfaite ; et, bien que mariée depuis deux ans et demi, elle ne s'était pas encore éveillée de ce sommeil où vivent les jeunes filles naïves, de ce sommeil du cœur, de la pensée et des sens qui continue, pour certaines femmes, jusqu'à la mort. La vie lui semblait simple et bonne, sans complications ; elle n'en avait jamais cherché le sens ou le pourquoi. Elle vivait, dormait, s'habillait avec goût, riait, était contente ! Qu'aurait-elle pu demander de plus (page 493) »

Quelques pages plus loin, quand on voit les deux se rencontrer, quand on apprend qu'elle est attirée malgré elle par le mystère de son odeur, quand on voit qu'elle ne veut pas être vue de lui, on comprend que tout est possible entre l'homme malade d'amour dans un maison de cure et la fillette innocente sans souci et en santé. Dans ce premier chapitre, il y a donc une mise en scène, des portraits de tous les personnages importants et le problème de fond, et tout cela en quelques pages. La comédie peut commencer, et, puisqu'on est dans un texte de Maupassant, la tragédie peut se monter et s'armer pour mieux se déclencher. La deuxième explosion, plus violente que celle de l'arrivée de Gontran, peut avoir lieu : cela se fera au chapitre deuxième ; la troisième explosion, celle de Paul dans le cœur de

Christiane, se fera dans les chapitres qui suivront. Remarquable! Quant aux portraits, l'habileté de Maupassant est étonnante. Comment ne pas l'admirer? Comment ne pas penser, comme je le fais, que son talent est à la mesure de celui de Balzac et celui de Flaubert, et même qu'il les dépasse? Il dit tout en décrivant quelques traits plutôt qu'en faisant un portrait en bonne et due forme, comme le ferait Balzac, ou en distribuant les détails comme des pièces de casse-tête, comme le ferait Flaubert.

## Chapitre II

Dans le chapitre précédent, Maupassant a mis en place l'événement de l'explosion du morne, qui jouera tout de suite un rôle dans l'idylle à venir. C'est donc la fête d'une explosion... Encore et toujours, Christiane s'amuse. Mais elle a quand même un moment de pitié pour le morne qui sera détruit, ce qui est fantasque (mais j'y devine ce qu'on appelle maintenant la *deep ecology*, et donc l'écologie profonde), et ensuite, de façon plus sensée, pour le petit chien au pied du morne. La pitié, sous différentes formes, est au cœur du roman. Le portrait de Maupassant est encore et toujours évocateur, et on sent bien qu'il a de la sympathie pour cette jolie dame et qu'il veut que son lecteur en ait aussi. Il n'en reste pas moins que sa pitié véritable porte plutôt sur le chiot que Paul Brétigny tente de sauver.

Pour revenir au roc tout bête, est-il possible que la destruction du morne par le père Oriol soit une sorte d'image du thème financier du roman *Mont-Oriol*? En tout cas, on détruit le petit par avidité financière, et peu à peu, on remplace par plus grand: grâce à la destruction du morne, un vieille pierre naturelle, peut naître Mont-Oriel, une construction de pierre toute

humaine. D'ailleurs, Andermatt et le père Oriol se comprennent et se complètent, étant des hommes d'argent à la moderne et à l'ancienne, un Parisien et un provincial. Et Maupassant les fait voir pour que le lecteur puisse mieux voir ce qui se passe autour de lui au début de la troisième République.

C'est ici le premier chapitre où Paul Brétigny se montre pour ainsi dire en direct : les mots de Guy de Maupassant remplacent les mots de Gontran de Ravenel, personnage de Maupassant. Dans le chapitre précédent, à la toute fin, il est apparu, ou plutôt son odeur s'est exhalée. Les chapitres qui suivent celui-ci, lui permettent de se présenter de plus en plus et de toucher puis de bouleverser Christiane : elle passera de riieuse légère comme son frère à femme passionnée à martyre de l'amour. Ce processus est la dimension privée et passionnelle de ce roman sur le capitalisme montant.

En tout cas, Paul Brétigny se fait voir, et se fait connaître, d'abord en tant que chevalier de la pitié et sauveur, raté, du chiot. C'est la damoiselle en détresse qui lui inspire sa quête « Tous les yeux regardaient la pierre ; et soudain un chien, un petit chien noir, une sorte de roquet, s'en approcha. Il fit le tour, flaira et découvrit sans doute une odeur suspecte, car il commença à japper de toute sa force, les pattes roides, le poil du dos hérissé, la queue tendue, les oreilles droites. / Un rire courut dans le public, un rire cruel ; on espérait qu'il ne s'en irait pas à temps. Puis des voix l'appelèrent pour l'écartier ; des hommes sifflèrent ; on essaya de lui lancer des cailloux qui n'arrivèrent pas à mi-chemin. Mais le roquet ne bougeait plus et aboyait avec fureur contre le rocher. / Christiane se mit à trembler. Une peur atroce l'avait saisie de voir cette bête éventrée ; tout son plaisir était fini ; elle voulait s'en aller ;

elle répétait, nerveuse, balbutiant, toute vibrante d'angoisse : / "Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu! il sera tué! Je ne veux pas voir! je ne veux pas! je ne veux pas! Allons-nous-en..." / Son voisin, Paul Brétigny, s'était levé, et, sans dire un mot, il se mit à descendre vers le morne de toute la vitesse de ses longues jambes. / Des cris d'épouvante jaillirent des bouches; un remous de terreur agita la foule; et le roquet, voyant arriver vers lui ce grand homme, se sauva derrière le roc. Paul l'y poursuivit; le chien passa encore de l'autre côté et, pendant une minute ou deux, ils coururent autour de la pierre, allant et revenant tantôt à droite, tantôt à gauche, comme s'ils eussent joué une partie de cache-cache. / Voyant enfin qu'il n'atteindrait pas la bête, le jeune homme se mit à remonter la pente, et le chien, repris de fureur, recommença ses aboiements. / Des vociférations de colère accueillirent le retour de l'imprudent essoufflé, car les gens ne pardonnent point à ceux qui les ont fait trembler. Christiane suffoquait d'émotion, les deux mains appuyées sur son cœur bondissant. Elle perdait tellement la tête qu'elle demanda: "Vous n'êtes pas blessé, au moins", tandis que Gontran, furieux, criait: "Il est fou, cet animal-là; il ne fait jamais que des bêtises pareilles; je ne connais pas un semblable idiot..." (pages 504 et 505)." » La scène est riche en faits intéressants. Paul part à l'aventure quand il entend le trouble de Christiane; il montre sa force physique devant un public assis, incapable d'agir et sensible sans doute, mais à distance; il est décrit par Gontran, qui prétend révéler un trait fondamental du personnage, ou comme il dit de l'animal. Et dans les pages qui suivent, Maupassant représente dans le détail l'effet sur la jeune femme (voir pages 506 et 507). À première vue, le jugement violent de Gontran semble bien peu de chose et tout à fait naturel: je suis d'avis pourtant qu'on saisit là à son sujet quelque chose d'essentiel, de réaliste, de philosophique (manière du XVIIIe siècle). Pour le dire autrement, la

position éthique de Maupassant englobe l'audace romantique de l'un et la colère rationnelle de l'autre, ou la passion de l'un et la moquerie de l'autre.

Jusque-là, on pourrait prétendre qu'on se trouve dans un roman romantique à l'ancienne avec la Julie (déjà mariée quand même) et l'Émile intrépide, montrant et démontrant sa sensibilité au diapason pour un animal sans défense. Mais Maupassant a d'autres préoccupations, plus sombres. Aussi le chapitre finit sur la courte, et pourtant lourde de sens, scène du corps déchiqueté de l'animal. « Christiane avait assez vu et voulut partir. Son frère et Paul lui frayèrent de nouveau un chemin à travers le peuple. Elle les suivait, appuyée sur le bras de son père. Tout à coup, elle glissa, faillit tomber, et regardant à ses pieds elle s'aperçut qu'elle avait marché sur un morceau de chair saignante, couverte de poils noirs et gluante de fange ; c'était une parcelle du roquet déchiqueté par l'explosion et piétiné par la foule. / Elle suffoqua, tellement émue qu'elle ne put retenir ses larmes. Et elle murmurait en s'essuyant les yeux avec son mouchoir : " Pauvre petite bête, pauvre petite bête !" Elle ne voulait plus rien entendre, elle voulait rentrer, s'enfermer. Ce jour, si bien commencé, finissait mal pour elle. Était-ce un présage ? Son cœur, crispé, battait à grands coups (page 508). » Voilà une hantise bien de Maupassant, qu'on trouve par exemple dans la scène terrible du curé fou Tolbiac dans *Une vie*. Elle sera reprise dans la scène de l'âne mort et reviendra dans une hallucination finale. Or comme dans le premier roman, l'auteur touche là à quelque chose qui est essentiel à son expérience et à l'expérience qu'il veut révéler à son lecteur : le fond romantique de l'existence, si charmant, si essentiel, si douloureux, n'a de sens que sur le fond de la trahison et de la mort, chacune terrible. Mais ce fond est pourtant oublié par tous et même par ceux qui en font l'expérience la plus forte, les

hypersensibles à la manière de Jeanne (*Une vie*) et de Christiane. (Leurs hallucinations respectives, les fourmis et l'âne, oubliées, sont plus vraies que l'expérience ordinaire concrète et *vraie*.) Il me semble tout à fait juste que Maupassant présente dans le même chapitre à partir du même animal les deux dimensions de l'existence dont l'héroïne fera la découverte, la pitié et l'horreur ; son cœur a connu deux fois deux émotions pour ainsi dire nouvelles. *Mont-Oriol* est le récit d'une éducation sentimentale, plus dure, plus sombre, plus violente que celle de Frédéric Moreau.

Le deuxième chapitre offre comme en passant deux détails, presque insignifiants, qui sont pourtant essentiels au récit à venir : Maupassant présente les deux filles Oriol, qui attirent le regard de Gontran, mais laissent Paul indifférent ; puis, à la fin du chapitre, il offre l'image d'Andermatt, le rêveur capitaliste, penché sur la source. Il y a deux envies humaines qui se compétitionnent ou qui se complètent : elles sont présentes, furtives, dans le chapitre ; elles se déploieront pendant le reste des pages. Mais l'image sans doute la plus importante est celle de Christiane qui a retrouvé sa bonne humeur : le ridicule humain s'offre à nouveau à son regard et l'égaie. « “ Qu'est-ce que c'est, monsieur le Marquis ?... On m'a dit ?... une source ?... une source minérale ?... / — Oui, mon cher Docteur. / — Abondante ? / — Mais, oui. / — Est-ce que... est-ce que... ils sont là ? ” / Gontran répondit avec gravité : / “ Mais oui, certainement, le docteur Latonne a même déjà fait l'analyse. / Alors le docteur Bonnefille se remit à courir, tandis que Christiane, un peu distraite et égayée par sa figure, disait : / “ Eh bien, non, je ne rentre pas à l'hôtel, allons nous asseoir dans le parc. ” / Andermatt était resté là-bas, à regarder couler l'eau (pages 509). » La tragédie peut commencer ; elle sera magnifique. Mais elles sera doublée pendant longtemps

d'une comédie désopilante : pour le moment, Christiane a retrouvé le sourire et même le rire.

### Chapitre III

Ce chapitre contient de longues remarques sur la géologie dues à l'ingénieur Aubry-Pasteur. (Il me semble intéressant, voire important, qu'il porte ce titre plutôt que celui de géologue qu'il mérite autant sinon plus.) On a droit à de longues remarques et même une liste numérotée de conférencier universitaire. « D'où je conclus : 1° Que, pour avoir de l'eau, il suffit de chercher en suivant l'inclinaison et la direction des bandes de granit superposées. / 2° Que, pour la conserver, il suffit d'empêcher les fissures d'être bouchées par les dépôts de calcaires, c'est-à-dire d'entretenir avec soin les petits puits artificiels à creuser. / 3° Que, pour voler la source du voisin, il faut la prendre au moyen d'un sondage pratiqué jusqu'à la même fissure du granit au-dessous de lui, et non pas au-dessus, à la condition, bien entendu, de se placer en deçà du barrage d'argile qui force les eaux à remonter. / À ce point de vue, la source découverte aujourd'hui est admirablement située à quelques mètres seulement de ce barrage. Si on voulait fonder un nouvel établissement, c'est là qu'il le faudrait placer. » / Il y eut un silence quand il cessa de parler. / Andermatt, ravi, dit seulement : / « Ce que c'est ! quand on ouvre les coulisses, tout le mystère s'évanouit. Vous êtes un homme précieux, monsieur Aubry-Pasteur. » / Seuls, avec lui, le marquis et Paul Brétigny avaient compris. Seul aussi Gontran n'avait rien écouté. Les autres, oreilles et yeux ouverts sur la bouche de l'ingénieur, demeuraient stupides d'étonnement. Les dames Paille surtout, très dévotes, se demandaient si cette explication d'un phénomène ordonné par Dieu et accompli selon ses moyens mystérieux n'avait pas

quelque chose d'irrégulier. La mère crut devoir dire : " La Providence est bien surprenante. " Des dames au milieu de la table approuvèrent d'un mouvement de tête, inquiètes aussi d'avoir entendu ces paroles incompréhensibles (pages 512 et 513). » Cela est un peu monotone sans doute, et je comprends que Gontran n'ait pas écouté, qu'il ait écouté sans entendre (ou entendu sans écouter). Mais Andermatt, lui, a écouté avec attention et il a compris ; et quand il se prononce sur l'importance de l'information qu'il a reçue et sur le personnage qui l'a livrée, c'est là quelque chose d'essentiel et qui justifie les apparitions à venir du personnage. Car Maupassant met en scène un couple crucial de la civilisation qui se met en place devant ses yeux étonnés et son cœur écoeuré, soit le scientifique et chercheur, ou plutôt le technicien (qui porte le double patronyme Aubry et Pasteur, comme par hasard) et l'industriel qui organise la production des biens usinés (pharmaceutiques et autres) qui remplaceront les grâces de la Providence. Et il signale que les dames religieuses ont fait ce qu'elles pouvaient pour ramener le savoir à une apologie de la religion. Leur réaction scandalisée, ridicule en principe, a quand même décelé qu'il y a une anguille sous roche ou amoralité sous le roc : l'ingénieur a parlé de vol et le capitaliste a approuvé malgré l'interdiction du septième commandement. Et voilà une autre dimension de la nouvelle époque qui est présentée au lecteur. Maupassant est un génie ! Ou pour parler comme Andermatt, mais en donnant à l'expression un autre sens : il est un homme précieux.

La scène de la conversation de table sur la nourriture est impayable : quel comique ! On sent que Maupassant est bien d'accord avec le médecin Honorat, qui se moque de tout cela. Je suis saisi de voir comment un autre trait du XXe siècle est épinglé et pour ainsi dire étiqueté. Or cette conversation, qui devient une discussion et même une



dispute, est tout à fait de mise dans cette station thermale, où les gens sont pour ainsi dire des malades, imaginaires ou non, qui se surveillent de près et d'abord qui épient leur digestion et celle des autres. « Alors Riquier se fâcha, et se tournant brusquement vers les deux femmes : / “Vous avez mal à l'estomac, vous, Mesdames ?” / Elles répondirent ensemble : / “Mais, oui, Monsieur. Nous ne digérons rien.” / Il faillit s'élaner de sa chaise, en balbutiant : / “Vous... vous... Mais il suffit de vous regarder ! Vous avez mal à l'estomac, vous, Mesdames ? C'est-à-dire que vous mangez trop.” / Mme Paille, mère, devint furieuse et répliqua : / “Pour vous, Monsieur, ça n'est pas douteux, vous montrez bien le caractère des gens qui ont l'estomac perdu. On n'a pas tort de dire que les bons estomacs font les hommes aimables.” / Une vieille dame très maigre, dont personne ne savait le nom, dit avec autorité : / “Je crois que tout le monde se trouverait mieux des eaux d'Enval si le chef de l'hôtel se souvenait un peu qu'il fait la cuisine pour des malades. Vraiment, il nous donne des choses impossibles à digérer.” / Et, soudain, toute la table tomba d'accord. Ce fut une indignation contre l'hôtelier qui servait des langoustes, des charcuteries, de l'anguille tartare, des choux, oui, des choux et des saucisses, tous les aliments les plus indigestes du monde pour ces gens à qui les trois docteurs Bonnefille, Latonne et Honorat ordonnaient uniquement des viandes blanches, maigres et tendres, des légumes frais et des laitages (pages 513 et 514). » Mais le comique a un fond de sérieux. Car la mode des eaux minérales est liée directement aux préoccupations dites et représentées ici. J'ajoute que cette discussion qui préfigure tant de discussions contemporaines, passionnées et dyspeptiques, sur le cholestérol et le gluten, sur les antioxydants et les remèdes naturels, et sur les régimes et la santé du cœur : leur ton n'est pas plus amène. Encore une fois, je suis impressionné de

voir le monde qui est le mien décrit (et ses racines historiques sans doute) dans un roman écrit à la fin du XIXe siècle : le troisième millénaire n'est pas une invention tout à fait imprévisible. Pour ceux qui jugent que monsieur Riquier et un malpoli, j'annonce, ou je rappelle, qu'il sera bien puni dans premier chapitre de la deuxième partie et qu'il pourra se plaindre de nouveau de la carte des tables des stations thermales (voir pages 595 et 596).

Cela est suivi du discours enflammé d'Andermatt. On peut dénoncer l'antisémitisme de Maupassant ou de ses personnages ; on peut chercher à défendre Maupassant, comme pour la misogynie, en prétendant qu'il ne fait qu'exprimer des opinions qui régnaient à son époque et dont, pauvre ignorant, lâche et incapable, il ne pouvait pas s'échapper ; on peut ainsi éviter de penser la possibilité qu'il soit aussi intelligent et clairvoyant que le lecteur, et même un peu plus. Mais ce discours montre le pouvoir et la passion de cet homme, de ce capitaliste si typique de l'époque (comme disent les Américains : *a captain of industry*) et les montre sous un jour plutôt attrayant. Andermatt a même le discours du militaire ; il est un nouveau Napoléon ; il a quelque chose du rêveur romantique. « Moi, je vois les pièces de cent sous comme de petits troupiers en culotte rouge, les pièces de vingt francs comme des lieutenants bien luisants, les billets de cent francs comme des capitaines, et ceux de mille comme des généraux. Et je me bats, sacrebleu ! je me bats du matin au soir contre tout le monde, avec tout le monde. Et c'est vivre, cela, c'est vivre largement, comme vivaient les puissants de jadis. Nous sommes les puissants d'aujourd'hui, voilà, les vrais, les seuls puissants ! Tenez, regardez ce village, ce pauvre village ! J'en ferai une ville, moi, une ville blanche, pleine de grands hôtels qui seront pleins de monde, avec des ascenseurs, des domestiques, des voitures, une foule de

riches servie par une foule de pauvres ; et tout cela parce qu'il m'aura plu, un soir, de me battre avec Royat, qui est à droite, avec Châtel-Guyon, qui est à gauche, avec le Mont-Doré, La Bourboule, Châteauneuf, Saint-Nectaire, qui sont derrière nous, avec Vichy, qui est en face ! Et je réussirai, parce que je tiens le moyen, le seul moyen. Je l'ai vu tout d'un coup aussi clairement qu'un grand général voit le côté faible de l'ennemi. Il faut savoir aussi conduire les hommes, dans notre métier, et les entraîner comme les dompter (page 516). » Il est habité par le fait et la possibilité qui s'en dégage, mais il n'est pas bêtement calculateur : il y a de la grandeur chez lui. Il me semble que Maupassant est moins prêcheur que Balzac sur cette question. Il peut quand même avoir un avis sur la meilleure vie lui aussi, et sans être un promoteur du capitalisme triomphant et encore moins de la transformation du monde et des hommes qu'il opérera et opère encore.

Le chapitre porte à la fin sur les négociations entre l'industriel et le paysan, mais aussi sur les ruses du paysan qui organise un miracle comme un metteur en scène monte un scénario écrit d'avance. J'ajoute quelques remarques. Le fils qui est censément un demeuré comprend à demi-mot les ruses de son père et joue le jeu comme un bon comédien. De plus, je ne peux m'empêcher de croire que Maupassant se moque, avec discrétion des lieux de miracle, comme Lourdes. Si j'ai raison, je comprends la discrétion qu'il pratiquerait. Enfin, je note que durant l'échange entre les deux capitalistes, Gontran n'en a que pour la beauté des femmes et les possibilités érotiques qui s'offrent alors. Il y a donc une sorte d'abîme entre les deux beaux-frères. Andermatt a une passion qui éteint, ou règle, c'est selon, sa passion érotique. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que Gontran a un rôle important à jouer dans la tragédie amoureuse de sa sœur : Paul Brétigny sera ce

qu'il devient en partie parce qu'il suit Gontran ou que les deux s'influencent l'un l'autre. Ils sont des mâles... Et selon Maupassant, il est dans la nature du mâle d'être passionné par la conquête amoureuse et infidèle aussi. Il y a donc une ressemblance entre Gontran de Ravenel, Paul Brétigny et le capitaliste sans limite William Andermatt.

#### Chapitre IV

Le chapitre IV est une sorte d'exposition des mœurs locales à la manière du réalisme. En tout cas, il y a là au moins les échanges entre les Oriol et le père Clovis, qui sont d'un grand comique. « Le grand Jacques, furieux, presque menaçant, criait : / “ Ah ! ché pas vrai ! Eh bien, vieux trois pattes, écoute : quand je t'y verrai, moi, au bois, la nuit, ou bien à l'eau, je te pincherai, t'entends bien, vu qu' j'ai encore d' pu longues jambes, et j' t'attache à quéque arbre jusqu'au matin, où nous allons te r'prendre, tout le village enchemble... ” / Le père Oriol arrêta son fils, puis très doux : / “ Écoute, Cloviche, tu peux bien échayer la chose ! Nous te faijons un bain, Coloche et moi ; t'y viens chaque jour, un mois durant. Pour cha, j' te donne, non point chent, mais deux chents francs. Et puis, écoute, si t'es guori, l' mois fini, che ch'ra chinq chents d' plus. T'entends bien, chinq chents, en écus d'argent, plus deux chents, ça fait chept chents. / Donc, deux chents pour le bain un mois durant, plus chinq chents pour la guérison. Et puis écoute : des douleurs cha r'vient. Si cha t' reprend à l'automne, nous sommes pour rien, l'eau aura pas moins fait chon effet. ” / Le vieux répondit avec calme : / “ Dans che cas-là j' veux ben. Chi cha n' réuchit pas, on l' verra toujours. ” / Et les trois hommes se serrèrent la main pour sceller le marché conclu. Puis les deux Oriol retournèrent à leur source afin de creuser le bain du père Clovis (page 525). »

Le réalisme consiste non seulement à reproduire les accents délicieux de l'auvergnat, mais encore de montrer comment ces hommes, des hommes simples et bons selon l'image romantique, sont madrés et habiles et malhonnêtes au fond. Maupassant veut déboulonner les idoles sans s'indigner et sans trop indigner. Le rire qui affleure de la description de la réalité toute nue lui suffit. Et après ce dialogue savoureux, l'apparition d'un Andermatt calculateur à son tour n'arrange rien, au contraire : le niveau du langage a sans doute changé, mais la bassesse demeure.

Vient ensuite, c'est une deuxième scène réaliste, une description sensuelle de Christiane qui descend dans un bain d'eaux thermales, et une non moins sensuelle description du bien-être qu'elle y ressent. « Et elle se déshabilla lentement, en regardant le presque invisible mouvement de cette onde remuée dans ce bassin clair. Lorsqu'elle fut nue, elle trempa son pied dedans et une bonne sensation chaude monta jusqu'à sa gorge : puis elle enfonça dans l'eau tiède une jambe d'abord, l'autre ensuite, et s'assit dans cette chaleur, dans cette douceur, dans ce bain transparent, dans cette source qui coulait sur elle, autour d'elle, couvrant son corps de petites bulles de gaz, tout le long des jambes, tout le long des bras, et sur les seins aussi. Elle regardait avec surprise ces innombrables et si fines gouttes d'air qui l'habillaient des pieds à la tête d'une cuirasse entière de perles menues. Et ces perles, si petites, s'envolaient sans cesse de sa chair blanche, et venaient s'évaporer à la surface du bain, chassées par d'autres qui naissaient sur elle. Elles naissaient sur sa peau comme des fruits légers, insaisissables et charmants, les fruits de ce corps mignon, rose et frais, qui faisait pousser dans l'eau des perles. / Et Christiane se sentait si bien là-dedans, si doucement, si mollement, si délicieusement caressée, étreinte par l'onde agitée, l'onde vivante, l'onde animée

de la source qui jaillissait au fond du bassin, sous ses jambes, et s'enfuyait par le petit trou dans le rebord de sa baignoire, qu'elle aurait voulu rester là toujours, sans remuer, presque sans songer. La sensation d'un bonheur calme, fait de repos et de bien-être, de tranquille pensée, de santé, de joie discrète et de gaîté silencieuse, entrait en elle avec la chaleur exquise de ce bain. Et son esprit rêvait, vaguement bercé par le glouglou du trop-plein qui s'écoulait, il rêvait à ce qu'elle ferait tantôt, à ce qu'elle ferait demain, à des promenades, à son père, à son mari, à son frère et à ce grand garçon qui la gênait un peu depuis l'aventure du chien. Elle n'aimait pas les gens violents. / Aucun désir n'agitait son âme, calme comme son cœur dans cette eau tiède, aucun désir, sauf cette confuse espérance d'un enfant, aucun désir d'une vie autre, d'émotion ou de passion. Elle se sentait bien, heureuse et contente (page 529).» Cela me fait penser à ma sculpture préférée d'Aphrodite sortant des eaux. En tout cas, on sent que Maupassant connaît cette sensation et qu'elle lui plaît. Il y a là une sorte de vérité sensuelle qu'il décrit bien, quelque sceptique qu'il se montre pour les effets thérapeutiques qui accompagneraient les effets relaxants indéniables. Je devine même sa fierté de pouvoir reproduire quelque chose son plaisir sur la page et de le faire naître chez son lecteur, pour ne rien dire de la satisfaction qu'il a de déjouer les censeurs en produisant une scène d'un grand érotisme. (On venge son maître comme on le peut.) Il y a là sans aucun doute la version maupassantienne de la rêverie rousseauiste (voir la célèbre cinquième promenade). Or je note que cette scène de demi rêve est suivie d'un retour au réel vécu dans la peur et le chagrin. Et enfin, il me semble important que la paix sensuelle de la jeune femme contienne quand même l'image furtive, troublée et troublante, de Paul Brétigny : l'auteur place un pion sur l'échiquier de son récit.

Car un peu après, Paul se révèle à Christiane en tant que grand, j'allais dire, magnifique sensuel : ce sont ses mots, les mots de Maupassant mis dans la bouche de son personnage qui séduisent la jeune femme ; elle n'est pas tant bouleversée par ses sens, que par son imagination éveillée par les paroles de l'autre, imagination rééduquée, ou corrompue, qui lui révèle le monde comme possiblement séducteur et plus profondément sensuel. « Mais Andermatt prit par le bras l'ingénieur et ils s'éloignèrent en causant. De temps en temps Aubry-Pasteur s'arrêtait, semblait tracer une ligne avec sa canne, indiquait des points ; et le banquier écrivait des notes sur un calepin. / Christiane et Paul Brétigny s'étaient mis à parler. Il lui racontait son voyage en Auvergne, ce qu'il avait vu, et senti. Il aimait la campagne avec ses instincts ardents où transperçait toujours de l'animalité. Il l'aimait en sensuel qu'elle émeut, dont elle fait vibrer les nerfs et les organes. / Il disait : / "Moi, Madame, il me semble que je suis ouvert ; et tout entre en moi, tout me traverse, me fait pleurer ou grincer des dents. Tenez, quand je regarde cette côte-là en face, ce grand pli vert, ce peuple d'arbres qui grimpe la montagne, j'ai tout le bois dans les yeux ; il me pénètre, m'envahit, coule dans mon sang ; et il me semble aussi que je le mange, qu'il m'emplit le ventre ; je deviens un bois moi-même !" / Il riait, en racontant cela, ouvrait ses grands yeux ronds, tantôt sur le bois et tantôt sur Christiane ; et elle, surprise, étonnée, mais facile à impressionner, se sentait aussi dévorée, comme le bois, par ce regard avide et large (page 533). » Les mots de Paul sont presque didactiques : durant son *exposé*, il passe en ordre par les séductions de la vision, de l'odorat et du goût. On croirait entendre une sorte d'Aubry-Pasteur de la sensibilité humaine. Mais surtout peut-être, on doit entendre un témoignage de Maupassant qui montre plutôt comment il y a une tendance féminine, du

moins chez certaines femmes, à ne pas se laisser aller à une sensualité consciente. Les Paul Brétigny de ce monde sont alors des Satan bien efficaces auprès des Ève de ce monde. Mais si cela est vrai, il faut aussi saisir que par le roman, par le personnage de Brétigny, Maupassant opère une séduction à distance sur ses lecteurs, et peut-être surtout sur ses lectrices. Je suis sûr le projet de cette tâche a été stimulant pour l'auteur, et sa réussite, dont j'ai la preuve expérimentale, source d'orgueil. Du coup, il est certain que Christiane n'avait pas entendu des mots semblables, ni connu un effet semblable, de la bouche de son époux, lui qui se trouve devant elle et son séducteur et qui prend des notes en écoutant les mots de l'ingénieur Aubry-Pasteur, son séducteur à lui. Et voilà une autre dimension du réalisme de Maupassant : il y a deux mondes, deux façons de percevoir le monde, et ces deux mondes, il les montre pour qu'on les voit juxtaposés. Or, il montre aussi que pris par le monde à conquérir, l'époux ne voit pas qu'on est en train de conquérir son épouse.

À la fin du chapitre, le marquis de Ravenel, le père de Christiane et Gontran, embrigade les trois jeunes dans le projet de séduction qu'Andermatt est en train de monter. Or il s'agit de la part de Christiane de la séduction des deux filles Oriol. On voit que l'auteur ficelle tout avec nombre, poids et mesure (aurait dit Augustin [voir *De Trinitate* XI.11.18 et *Sagesse* XI.21]) : les événements sont les miroirs les uns des autres. Voici ce que raconte le marquis à ses enfants, et à Paul : « Écoutez, les enfants, cela vous regarde tous les trois. William, qui devient fou quand il a une idée en tête, ne rêve plus que de sa ville à bâtir et il veut séduire la famille Oriol. Il désire donc que Christiane fasse la connaissance des petites, pour voir si elles sont possibles. Mais il ne faut pas que le père se doute de notre ruse. Alors j'ai eu une idée, c'est d'organiser une



fête de charité. Toi, ma fille, tu vas aller voir le curé ; vous chercherez ensemble deux de ses paroissiennes pour quêter avec toi. Tu comprends lesquelles tu lui feras désigner ; et il les invitera sous sa responsabilité. Quant à vous, les hommes, vous allez préparer une tombola au Casino, avec le secours de Petrus Martel, de sa troupe et de son orchestre. Et si les petites Oriol sont gentilles, comme on les dit fort bien élevées dans leur couvent, Christiane fera leur conquête (page 535).» Tout cela paraît presque satanique ; mais de par la providence de l'auteur, qui veut prendre se fera prendre.

## Chapitre V

Le chapitre montre comment Paul qui a déjà commencé à séduire Christiane, continue son *travail* : il parle de la musique, et de l'effet de la musique sur lui ; il parle de la poésie, et de l'effet de la poésie sur lui ; son *exposé* continue donc. Et s'il éclaire et séduit, c'est bien comme je l'ai dit avant, avec les mots qui font penser aux sensations plutôt qu'avec des sensations. Il me semble, je le répète, que Maupassant parle de lui, en tant qu'homme qui séduisait, mais aussi de lui en tant qu'auteur. Ceci est sûr : qu'il dise vrai ou non, Paul Brétigny ne peut pas ne pas éveiller en son auditrice (et Maupassant en son lecteur, ou sa lectrice) le désir de sentir les choses aussi fortement, et lui faire croire, de lui faire rêver, de lui faire sentir que le meilleur initiateur à ce monde hyper-réel est celui qui dit les mots. « Parbleu ! À quoi servirait de vivre si on ne sentait pas vivement ? Je n'envie pas les gens qui ont sur le cœur une carapace de tortue ou un cuir d'hippopotame. Ceux-là seuls sont heureux qui souffrent par leurs sensations, qui les reçoivent comme des chocs et les savourent comme des friandises. Car il faut raisonner toutes nos émotions, heureuses ou tristes, s'en rassasier, s'en

griser jusqu'au bonheur le plus aigu ou jusqu'à la détresse la plus douloureuse." / Elle leva les yeux sur lui, un peu surprise comme elle l'était depuis huit jours par toutes les choses qu'il disait. / Le père de Christiane, comme tous les pères, l'avait toujours traitée en petite fille à qui on ne doit pas dire grand-chose ; son frère la faisait rire et non point réfléchir ; son mari ne s'imaginait pas qu'on dût parler de quoi que ce fût avec sa femme en dehors des intérêts de la vie commune ; et elle avait vécu jusqu'ici dans une torpeur d'esprit satisfaite et douce. / Ce nouveau venu ouvrait son intelligence à coups d'idées qui ressemblaient à des coups de hache. C'était d'ailleurs un de ces hommes qui plaisent aux femmes, à toutes les femmes, par sa nature même, par l'acuité vibrante de ses émotions. Il savait leur parler, tout leur dire, et il leur faisait tout comprendre. Incapable d'un effort continu, mais intelligent à l'extrême, aimant toujours ou détestant avec passion, parlant de tout avec une fougue naïve d'homme frénétiquement convaincu, aussi changeant qu'il était enthousiaste, il avait à l'excès le vrai tempérament des femmes, leur crédulité, leur charme, leur mobilité, leur nervosité, avec l'intelligence supérieure, active, ouverte et pénétrante d'un homme (page 537). » En passant de son père à son époux, Christiane est restée vierge. Je ne peux m'empêcher de penser que Maupassant prend plaisir à reprendre la scène des Comices de *Madame Bovary* en décrivant la fête de la station d'Enval. Je note aussi, ce qui me semble crucial, que Paul fait l'apologie non pas de la seule sensation agréable, mais de la sensation agréable et désagréable : c'est la force de la sensation qui est le bien, et non le seul plaisir ; si on veut lui attribuer le titre d'épicurien, il faut ajouter qu'il est un épicurien nouveau genre, non pas de l'ancienne école, mais de celle du romantisme. Pour ce qui est des critiques inévitables des féministes dogmatiques, je céderai toute la place, mais en signalant que

Maupassant dessine être androgyne qui est un homme tout autant qu'une femme et qu'il offre la preuve performative de son existence.

Puis, on voit comment la jolie jeune Louise Oriol en fait autant, mais pour les hommes. Et la chute du chapitre est magnifique : rien n'est dit ; mais tout est clair et pour Christiane et pour Paul et pour le lecteur. « Tout le monde les trouvait charmantes. Seul, Andermatt préférait l'aînée. Le marquis dit : / “ Comme la nature féminine est souple ! Le seul voisinage de l'or paternel dont elles ne connaissent même pas l'usage, a fait des dames de ces campagnardes.” / Christiane ayant demandé à Paul Brétigny : / “ Et vous, laquelle préférez-vous ? ” / Il murmura : / “ Oh ! moi, je ne les ai même pas regardées. Ce n'est pas elles que je préfère.” / Il avait parlé très bas ; et elle ne répondit pas (page 543). ”. » Après avoir fait ses preuves comme connaisseur de beauté physique, Paul offre à Christiane un témoignage, sans doute sincère de sa part, sans aucun doute réjouissant pour elle, de son habileté en matière de beauté humaine complète. Or, il faut bien le deviner, la question de Christiane n'était pas innocente. Et de la part de Maupassant, c'est un coup de maître : Paul découvrira que cette phrase ne peut pas être vraie pour longtemps ; c'est une autre leçon, bien plus profonde sans doute, involontaire sans aucun doute, qu'il offrira à celle qu'il séduit.

## Chapitre VI

Ce chapitre décrit la lente évolution de la relation entre Christiane et Paul. Sans doute, semble-t-il, que c'est d'abord Paul qui change. Mais il est permis de se rappeler que la fin du chapitre précédent indique que Christiane est consciente déjà de ce qui se passe, et

d'abord de ce qui se passe en elle. Sans aucun doute, est-il plus normal qu'il soit le plus énergique et peut-être le plus entreprenant : il est un homme, et il est en plus un type énergique et pour ainsi dire inflammable, alors que Christiane est une femme d'abord, mais en plus une femme qui n'a pas beaucoup d'expérience et qui est obéissante de caractère. La différence entre les hommes et les femmes, entre l'amour pour les uns et les autres, entre l'érotisme masculin et l'érotisme féminin est présentée avec beaucoup d'insistance, mais à partir de l'histoire et des personnages et non comme une thèse anthropologique. « Poussé par elle il lui disait chaque jour un peu plus de sa vie, de ses aventures et de ses chagrins, avec une chaleur de parole que les brûlures de son souvenir rendaient parfois passionnée, et que le désir de plaire faisait astucieuse aussi. / Il ouvrait devant ses yeux un monde inconnu et trouvait des mots éloquentes pour exprimer les subtilités du désir et de l'attente, le ravage des espérances grandissantes, la religion des fleurs et des bouts de rubans, de tous les petits objets gardés, l'énervement des doutes subits, l'angoisse des suppositions alarmantes, les tortures de la jalousie, et l'inexprimable folie du premier baiser. / Et il savait conter tout cela d'une façon très convenable, voilée, poétique et entraînant. Comme tous les hommes hantés sans cesse par le désir et la pensée de la femme, il parlait discrètement de celles qu'il avait aimées avec une fièvre encore palpitante. Il se rappelait mille détails gentils, faits pour émouvoir le cœur, mille circonstances délicates faites pour mouiller le coin des yeux, et toutes ces mignonnes futilités de la galanterie qui rendent les rapports d'amour, entre gens d'âme fine et d'esprit cultivé, ce qu'il y a de plus élégant et de plus joli par le monde. / Toutes ces causeries troublantes et familières, renouvelées chaque jour, chaque jour plus prolongées, tombaient sur le cœur de Christiane ainsi que des graines qu'on jette en terre. Et le charme du grand pays,

l'air savoureux, cette Limagne bleue, et si vaste qu'elle semblait agrandir l'âme, ces cratères éteints sur la montagne, vieilles cheminées du monde qui ne servaient plus qu'à chauffer des eaux pour les malades, la fraîcheur des ombrages, le bruit léger des ruisseaux dans les pierres, tout cela aussi pénétrait le cœur et la chair de la jeune femme, les pénétrait et les amollissait comme une pluie douce et chaude sur un sol encore vierge, une pluie qui fera germer les fleurs dont il a reçu la semence (page 545). » Maupassant décrit la galanterie de Paul, son habileté à parler des choses de l'amour. Mais les mots qu'il utilise rappellent bien des scènes de romans de Balzac et de Flaubert (je pense en particulier à *Madame Bovary* et *Le Lys dans la vallée*, avec leurs héros faux (Rodolphe Boulanger) et sincère (Félix de Vandenesse)). Du coup, Paul me paraît être une sorte de reprise d'un personnage de tout roman romantique, et un passage obligatoire de l'art du romancier romantique. Mais en même temps, il me semble que Maupassant met beaucoup de son expérience personnelle de mâle charmeur dans le portrait en action de son personnage. En tout cas, c'est une sorte de sommet d'érotisme, d'autant plus haut qu'on y parle de chaleur et de fraîcheur et de ramollissement, puis de semence, d'eau et de pénétration. Inouï. Cela vaut bien des pages de Flaubert.

Peut-être le plus beau et le plus juste de toute la description sont la présentation de la double duplicité de l'un et de l'autre : Paul et Christiane jouent, mais ils se prennent à leur jeu et au jeu de l'autre ; on n'est pas sérieux, mais cela devient plus sérieux parce que justement ce ne l'est pas. Quand je compare le portrait de Christiane à celui d'Emma et le portrait de Paul à celui de Rodolphe, je trouve Maupassant plus subtil et plus profond, ou plutôt moins moralisateur et donc plus subtil et plus profond. « Mais à partir du moment où la

vraie coquetterie se déclara chez Christiane, à partir de l'heure où elle découvrit toutes les adresses natives de la femme pour séduire les hommes, où elle se mit en tête de jeter à ses genoux ce passionné, comme elle aurait entrepris de gagner une partie de croquet, il se laissa prendre, ce roué candide, aux mines de cette innocente, et il commença à l'aimer. / Alors il devint gauche, inquiet, nerveux; et elle le traita comme un chat fait d'une souris (page 547).» Je signale qu'on pourrait prétendre que ces pages sont sexistes, voire misogynes. Encore une fois, je cède le terrain d'emblée. Mais c'est pour pouvoir ajouter ceci. Je trouve plutôt qu'elles sont sexistes sans doute, mais pleines de pitié pour les deux sexes plutôt que de haine de l'un ou de l'autre. Car si Christiane se fait emporter par la rhétorique de Paul et se laisse emporter par elle, il se laisse aussi emporter par sa rhétorique et la réaction qu'il provoque en elle, et si elle est la victime de son égoïsme sexuel, il l'est aussi du l'égoïsme de cette jolie femme. Au fond, pour parler un langage schopenhaurien, l'un et l'autre, l'homme et la femme, tombent dans le piège de la nature, celui par lequel les deux sexes s'attirent et se manipulent et se frustrerent tôt ou tard. C'est ainsi, dirait-il sans doute, et si l'homme est plus actif, ce n'est pas parce qu'il domine la femme, mais parce que les deux sexes sont le jouet d'une force universelle qui est indifférente au bonheur des individus. Les Grecs le disaient et le pensaient déjà, mais l'apologie de l'individu dépassé ne faisait pas partie de leur intuition. (Il est remarquable que dans ce chapitre et dans ces pages précises, les trios se multiplient au point de devenir étourdissants : le trois est le rythme de l'amour, de l'ensorcellement, et donc sans doute de la nature.)

En tout cas, la séduction finale, mais encore non physique, de Christiane se fait en trois temps. Il y a d'abord la scène de La Fin du monde, un lieu naturel,

décrit par des mots comme *sauvage, étrange, inattendu, introuvable, violer*, où dit-on « on ne peut pas aller plus loin », mais où on va plus loin encore, avec comme conséquence la scène suivante. « Ils revinrent. Les deux premiers gradins furent assez faciles à descendre, mais le troisième effraya Christiane, tant il était haut et droit, sans marches visibles. / Brétigny se laissa glisser sur le roc, puis, tendant les deux bras vers elle : / “Sautez!” dit-il. / Elle n’osa pas. Non qu’elle eût peur de tomber, mais elle avait peur de lui, peur de ses yeux surtout. / Il la regardait avec une avidité de bête affamée, avec une passion devenue féroce ; et ses deux mains ouvertes vers elle l’attiraient si impérieusement, qu’elle fut soudain épouvantée et saisie d’une envie folle de hurler, de se sauver, de grimper la montagne à pic, pour échapper à cet irrésistible appel. / Son frère, debout derrière elle, cria : “Va donc!” et il la poussa. Se sentant tomber, elle ferma les yeux, et, saisie par une étreinte douce et forte, elle frôla sans le voir tout le grand corps du jeune homme, dont l’haleine haletante et chaude lui passa sur le visage. / Puis elle se retrouva sur ses pieds, souriante, à présent que sa terreur était finie, pendant que Gontran descendait à son tour (page 550).» Il est inutile de commenter : chacun sait, par expérience directe sans doute, que cela est vrai. C’est le réalisme de Maupassant.

Il faut cependant rappeler le deuxième temps. Lors de la promenade au lac de Tazenat, Paul fait naître devant les yeux de Christiane, mais surtout dans son imagination et donc dans son cœur, une image romantique (une sorte de résumé de *Paul et Virginie*) : une vie de simplicité, mais vécue dans l’entente émotive totale, et surtout vécue en contraste avec la banalité de la vie ordinaire, mettons de la vie bourgeoise. « Elle regardait, dans les arbres, un peu plus loin, une toute petite maison, un pavillon de chasseurs ou de pêcheurs, si étroit qu’il ne devait contenir qu’une seule pièce. / Paul suivit ses yeux

et il dit : / “Avez-vous quelquefois songé, Madame, à ce que pourraient être, pour deux êtres s’aimant éperdument, des jours passés dans une cabane comme celle-là ! Ils seraient seuls au monde, vraiment seuls, face à face ! Et si une chose semblable pouvait se faire, ne devrait-on point tout quitter pour la réaliser, tant le bonheur est rare, insaisissable et court ? Est-ce qu’on vit, aux jours ordinaires de la vie ? Quoi de plus triste que de se lever sans espérance ardente, d’accomplir avec calme les mêmes besognes, de boire avec modération, de manger avec réserve et de dormir comme une brute, avec tranquillité ?” / Elle regardait toujours la maisonnette, et son cœur se gonflait comme si elle allait pleurer, car, tout à coup, elle devinait des ivresses qu’elle n’avait jamais soupçonnées (page 552).» On pourrait le dire comme suit : Christiane se convertit au bovarysme, mais c’est une conversion totale, une transformation, une *transhumanisation*, pour parler comme Dante. Or, comme le suggère le récit, cette transformation ne dépend pas d’une longue éducation ; latente, elle attend au cœur de tous les cœurs ; et d’abord, elle existe dans le cœur de Paul aussi, car il est sincère et ne fait que mettre en mots ce qu’il sait par expérience. Il est évident que ce rêve est impossible, que le quotidien redevient vite plat même dans cette bicoque de rêve. D’ailleurs, les phrases qui suivent (avec son « il est certain » si faux) montrent que tout cela n’est rien d’autre qu’un mensonge.

Le troisième temps de la séduction de Christiane, c’est la jeune femme qui l’accomplit par elle-même sur elle-même. « Pendant le retour, elle demeura inerte d’âme et de corps, étourdie, courbaturée comme après une chute ; et à peine arrivée à l’hôtel, elle monta bien vite s’enfermer dans sa chambre. Quand elle eut poussé le verrou, elle donna un tour de clef, tant elle se sentait encore suivie et désirée. Puis elle demeura frémissante au milieu de



l'appartement, presque obscur et vide. La bougie posée sur la table jetait aux murs les ombres tremblantes des meubles et des rideaux. Christiane s'affaissa dans un fauteuil. Toutes ses idées couraient, sautaient, fuyaient sans qu'elle pût les saisir, les retenir, en faire une chaîne. Elle se sentait prête à pleurer, maintenant, sans savoir pourquoi, navrée, misérable, abandonnée dans cette pièce vide, perdue dans l'existence ainsi que dans une forêt. / Où allait-elle, que ferait-elle ? / Ayant grand-peine à respirer, elle se releva, ouvrit la fenêtre et l'auvent, et s'accouda sur le balustre. L'air était frais. Au fond du ciel immense et vide aussi, la lune, lointaine, solitaire et triste, montée maintenant dans les hauteurs bleuâtres de la nuit, versait une lumière dure et froide sur les feuillages et sur la montagne. / Le pays entier dormait. Seul le chant léger du violon de Saint-Landri, qui étudiait chaque soir très tard, passait et pleurait par moments dans le silence profond du vallon. Christiane l'entendait à peine. Il cessait puis reprenait, le cri grêle et douloureux des cordes nerveuses. / Et cette lune perdue dans ce ciel désert, et ce faible son perdu dans la nuit muette, lui jetèrent au cœur une telle émotion de solitude qu'elle se mit à sangloter. Elle tremblait et tressaillait jusqu'aux moelles, secouée par l'angoisse et les frissons des gens atteints d'un mal redoutable ; et elle s'aperçut brusquement qu'elle aussi était toute seule dans l'existence. / Elle ne l'avait pas compris jusqu'à ce jour ; et maintenant elle le sentait si vivement à la détresse de son âme, qu'elle se crut devenue folle (pages 554 et 555).» La fin du chapitre illustre ce que j'appellerais deux thèses de Maupassant : la solitude des individus (que découvre Christiane, et qu'elle redécouvrira à la fin du roman, mais sur un autre ton) et la sorte de rupture phénoménologique qui fait apparaître la solitude de chacun (ou la mortalité de tous ou la méchanceté des humains) qui était cachée jusqu'alors. C'est la vérité de l'existence, mais cette

clairvoyance durement acquise est aussi la folie. Et les trios des derniers paragraphes ne suffisent pas pour endormir l'angoisse qui est née dans l'âme du lecteur qui est transformée par ce récit.

## Chapitre VII

C'est dans ce chapitre, au début, que se trouve la scène de la première séduction physique. C'est très bien écrit, cela va presque sans dire. Mais je suis saisi de voir que Paul Brétigny fait du Balzac, c'est-à-dire comment il bascule dans une explication métaphysique et fantastique pour rendre compte de ce qu'il ressent (et sans doute aussi pour séduire Christiane). On sait bien que cela n'est pas vrai dans le sens ordinaire du terme. Mais il faut dire en même temps que cela est vrai sur le plan du cœur. Soit : « Moi, je le crois... par moments... ou plutôt je le sens... L'être étant composé d'un esprit et d'un corps, qui semblent distincts mais ne sont sans doute qu'un tout de même nature, doit reparaître lorsque les éléments qui l'ont formé une première fois se trouvent combinés ensemble une seconde fois. Ce n'est pas le même individu assurément, mais c'est bien le même homme qui revient quand un corps pareil à une forme précédente se trouve habité par une âme semblable à celle qui l'animait autrefois. Eh bien, moi ce soir, je suis sûr, Madame, que j'ai vécu dans ce château, que je l'ai possédé, que je m'y suis battu, que je l'ai défendu. Je le reconnais, il fut à moi, j'en suis certain ! Et je suis certain aussi que j'y ai aimé une femme qui vous ressemblait, qui s'appelait, comme vous, Christiane (page 559) ! » Sous la plume de l'auteur de *Bel-Ami* et de son terrible Georges Duroy, on comprend tout à fait ce qui se devine ici : il raconte des lieux communs qui plaisent et qui séduisent. Mais il me semble que le roman précédent ne montre pas autant ou aussi bien

que, je le répète, pour Maupassant, si les femmes sont susceptibles de s'illusionner en amour et de devenir des proies, les hommes, tout manipulateurs qu'ils puissent être, sont aussi victimes du piège naturel. D'ailleurs, cela est dit dans le chapitre suivant. (Et cela sera redit quand le même Paul tombera en amour avec la jolie Charlotte, parce qu'il sera emporté par la pitié et le syndrome du sauveteur.) Mais on comprend aussi, ou on le sent, il y a ici, comme chez le maître Flaubert, la suggestion que ce qui si sincère est en même temps joué ou exagéré en raison des romantiques (lire Chateaubriand, Lamartine et Hugo sans aucun doute, mais aussi Balzac).

En tout cas, il manque encore une étape pour que la chute physique devienne plus que possible, probable et même inévitable. Il faut que la *victime* s'avoue en toutes lettres, avec des mots, ce qui se passe déjà sur le plan pour ainsi dire inconscient, ou du moins non dit. « C'était Paul qui parlait maintenant, et elle frissonnait de la tête aux pieds à chaque parole sortie de sa bouche. Chaque mot, dont elle ne saisissait pas le sens, tombait et sonnait sur son cœur comme un marteau qui frappe une cloche. / Tout à coup, elle prononça presque tout haut : "Mais je l'aime... je l'aime !" comme si elle eût constaté une chose nouvelle et surprenante qui la sauvait, qui la consolait, qui l'innocentait devant sa conscience. Une énergie subite la redressa ; en une seconde son parti fut pris. Et elle se remit à se coiffer en murmurant : "J'ai un amant, voilà tout. J'ai un amant." Alors, pour s'affermir encore, pour se dégager de toute angoisse, elle se résolut soudain, avec une conviction ardente, à l'aimer frénétiquement, à lui donner sa vie, son bonheur, à lui sacrifier tout, selon la morale exaltée des cœurs vaincus mais scrupuleux qui se jugent purifiés par le dévouement et la sincérité. / Et, derrière le mur qui les séparait, elle lui jeta des baisers. C'était fini, elle

s'abandonnait à lui, sans réserve, comme on s'offre à un dieu. L'enfant déjà coquette et rusée, mais encore timide, encore tremblante, venait de mourir brusquement en elle ; et la femme était née, prête pour la passion, la femme résolue, tenace, seulement annoncée jusqu'ici par l'énergie cachée en son œil bleu, qui donnait un air de courage et presque de bravade à sa mignonne figure blonde (pages 565 et 566). » Il est remarquable qu'une fois l'aveu fait, les conséquences se développent sur le plan du cœur, de l'imaginaire et même sur celui du comportement (les baisers cachés derrière la porte ne sont pas encore des vrais baisers, mais ils en sont la représentation existentielle). La transformation est complète : elle est pour ainsi dire créée de nouveau (d'où l'allusion à un dieu), ou encore elle est morte et ressuscitée. Qu'elle ait lieu après une chute tout à fait sexuelle ne change rien à l'affaire.

Je note aussi que plusieurs fois déjà, et dans ce chapitre en particulier, Maupassant signale comment les découvertes cordiales, ou existentielles, que fait Christiane lui font peur presque autant, voire plus encore qu'elles ne lui font plaisir. Il y a là comme un pressentiment de ce qui viendra sans doute, mais il y a là aussi une sorte de revers de la liberté qui apparaît au moment où se découvrent des possibilités nouvelles. Ou peut-être la découverte de la force des passions se fait avec le pressentiment que peu importe ce qui arrivera dans le réel par la suite, il est impossible que ce besoin d'infini ne détruise le monde tel qu'il existe qui, lui, est fini. Pour le dire de façon un peu comique : l'infini fait finir le fini. Pour un passage qui dit la crainte de Christiane au moment même où elle s'abandonne à l'amour de Paul, il y a ceci : « Mais à peine eut-elle marché pendant quelques minutes qu'elle se sentit envahie par une émotion poignante, par une peur vague, mystérieuse, peur de la ruine, peur de la nuit, peur de

cet homme. Ses jambes devenues molles tout à coup, comme l'autre soir au lac de Tazenat, refusaient de la porter plus loin, ployaient sous elle, lui paraissaient s'enfoncer dans la route, où ses pieds demeuraient tenus quand elle voulait les soulever (page 559). » Cette peur mystérieuse, qui n'a pas d'objet, ou qui appartient au monde et tout ce qu'il contient, est une angoisse. Et sa source, au cœur de Christiane, n'est pas nommée.

La scène suivante, où le mari et la femme se parlent et où le cocu est si heureux, est terrible. Elle est drôle comme certaines pages de *L'Éducation sentimentale*, et comme une scène de Feydeau, mais grâce au point de vue du lecteur et guidé par Maupassant, elle est aussi troublante que comique. Puis la scène suivante, où les médecins se coupent de leur patiente et où les trois hommes qui *possèdent* Christiane (le mot est dit : voir page 570 et aussi 573) se disputent au sujet de son médecin, est drôle, mais encore une fois troublante, par une sorte d'effet miroir. « Alors Andermatt se fâcha tout à fait. Il marchait, s'animait en parlant, gesticulait, plein d'une colère inoffensive et factice, de ces colères qu'on ne prend jamais au sérieux. Il criait ses arguments. — À qui la faute, après tout ? Au marquis seul qui avait appelé cet âne bâté de Bonnefille sans même prévenir Andermatt, renseigné, grâce à son médecin de Paris, sur la valeur relative des trois charlatans d'Enval ! / Et puis, de quoi s'était mêlé le marquis en consultant derrière le dos du mari, du mari seul juge, seul responsable de la santé de sa femme ? Enfin, c'était tous les jours la même chose pour tout ! On ne faisait que des bêtises autour de lui, que des bêtises ! Il le répétait sans cesse ; mais il criait dans le désert, personne ne comprenait, personne n'ajoutait foi à son expérience que lorsqu'il était trop tard. / Et il disait : " Mon médecin ", " mon expérience ", avec une autorité d'homme qui détient des choses uniques. Les pronoms possessifs prenaient dans sa

bouche des sonorités de métal. Et quand il prononçait : “Ma femme”, on sentait d’une façon bien évidente que le marquis n’avait plus aucun droit sur sa fille, puisque Andermatt l’avait épousée, épouser et acheter ayant le même sens dans son esprit. / Gontran entra au plus vif de la discussion, et il s’assit dans un fauteuil, avec un sourire de gaîté sur les lèvres. Il ne disait rien, il écoutait, s’amusant énormément. / Lorsque le banquier se tut, à bout de souffle, son beau-frère leva la main en criant : / “Je demande la parole. Vous voici tous les deux sans médecins, n’est-ce pas ? Eh bien, je propose mon candidat, le docteur Honorat, le seul qui ait sur l’eau d’Enval une opinion précise et inébranlable. Il en fait boire, mais n’en boirait pour rien au monde. Voulez-vous que j’aie le chercher ? Je me charge des négociations.” / C’était le seul parti à prendre et on pria Gontran de le faire venir immédiatement. Le marquis, saisi d’inquiétude à l’idée d’un changement de régime et de soins, voulait savoir tout de suite l’avis de ce nouveau médecin ; et Andermatt désira non moins vivement le consulter pour Christiane (pages 564 et 565). » Puis, on se trouve de l’autre côté de la cloison avec Christiane (dans la scène déjà décrite), et on voit prendre la jeune femme prendre possession d’elle-même et prendre la décision de vivre cette aventure comme une passion qui transforme tout pour toujours : de femme-enfant, elle est devenue, et a choisi de devenir, femme-amante. Mais en se libérant de la possession des autres, en prenant possession d’elle-même, Christiane est prise par l’amour qui la possède et elle se donne à un autre. Je suis ébloui par l’habileté de conteur de Maupassant. (À cela doit être ajoutée la scène où Paul pris par l’amour réagit en jaloux, perd la possession de ses moyens et attaque son rival, le mari, qui possède son épouse [pages 570 et 571].)

Andermatt devenu attirant, comme une belle jeune femme, mais en raison de son succès en affaires, tous veulent s'approcher de lui, lui susurrer une proposition à l'oreille, cueillir de lui un sourire, fixer un rendez-vous, deviner une promesse. « Un d'eux lui présenta une carte sur une assiette. / Il la prit et lut à mi-voix. / "Le docteur Latonne, de Paris, serait heureux si M. Andermatt voulait bien lui accorder quelques secondes d'entretien avant son départ." / — "Répondez que je n'ai pas le temps, mais que je reviendrai dans huit ou dix jours." / Au même moment on apportait à Christiane une botte de fleurs de la part du docteur Honorat. / Gontran riait : / "Le père Bonnefille est mauvais troisième", dit-il. / Le dîner allait finir. On prévint Andermatt que son landau l'attendait. Il monta pour chercher son petit sac ; et quand il descendit, il vit la moitié du village amassée devant la porte. Petrus Martel vint lui serrer la main avec une familiarité de cabotin et lui murmura dans l'oreille : / "J'aurai une proposition à vous faire, quelque chose d'épatant pour votre affaire." / Soudain le docteur Bonnefille parut, pressé selon sa coutume. Il passa tout près de Will, et, le saluant très bas comme il faisait pour le marquis, il lui dit : / "Bon voyage, monsieur le Baron. / — Touché", murmura Gontran. / Andermatt, triomphant, gonflé de joie et d'orgueil, serrait les mains, remerciait, répétait : "Au revoir !" Mais il faillit oublier d'embrasser sa femme, tant il pensait à autre chose. Cette indifférence fut pour elle un soulagement, et quand elle vit le landau s'éloigner sur la route obscurcie, au grand trot des deux chevaux, il lui sembla qu'elle n'avait plus rien à redouter de personne pour le reste de sa vie (pages 574 et 575). » Mais, comme on le signale, William Andermatt aimé de tous, entouré de ses nouveaux entichés, a oublié Christiane qu'il était venu retrouver ; du coup, on se rend compte qu'il a oublié l'enfant qu'il était venu chercher et qu'elle lui a annoncé. Car il est habité par amour plus grand que son amour pour

Christiane et même que son désir de paternité. Aussi la jeune femme se croit justifier de le tromper puisqu'en un sens, il la trompe depuis toujours. Guidé par l'auteur, le lecteur est un juge accommodant de Christiane, son avocat éloquent ou un juré prévenu ; il condamne la passion amoureuse de William Andermatt, se glorifie de la victoire de Paul Brétigny, héros romantique à la manière de Saint-Preux, et se réjouit de la joie de Christiane de Ravenel, nouvelle Julie, bien moins fidèle. Mais Paul saura-t-il être à la hauteur des mots qu'il a dits et des espoirs qu'il a fait naître, ou qu'il a éveillés ? Comme c'est un roman de Maupassant, on devine que non. C'est le sujet de la deuxième moitié du roman. Mais les indices sont nombreux dans la première partie et dans ce chapitre précis.

Il n'en reste pas moins qu'à travers tout cela, Maupassant offre un portrait ridicule des médecins, des patients et de l'industrie thérapeutique. Je ne saurais dire combien son exercice me console en pensant à mon époque et en la voyant préfigurée avec autant d'habileté. En revanche, je suis intrigué par le cas de Maupassant qui a pratiqué, souvent et avant d'écrire ce roman, les médecins, et les cures, et les maladies. Il faut croire qu'il a fait tout cela, au moins à la longue, avec une sorte d'ironie existentielle. Et voici un passage qui dit presque tout... « Mais Gontran, rentrant dans le salon, rappelait Andermatt. / “ Figurez-vous, disait-il, que j'ai rencontré dans le parc cet imbécile d'Honorat qui refuse aussi de vous soigner, par crainte des autres. Il parle de procédés, d'égards, d'usages... On croirait que... il aurait l'air de... Bref, c'est une bête comme ses deux confrères. Vrai, je l'aurais cru moins singe que cela. ” / Le marquis demeurait atterré. L'idée de prendre les eaux sans médecin, de se baigner cinq minutes de trop, de boire un verre de moins qu'il n'aurait fallu le torturait de peur, car il croyait toutes les doses, les heures et les phases



du traitement exactement réglées par une loi de la nature, qui avait pensé aux malades en faisant couler les eaux minérales, et dont les docteurs connaissaient tous les secrets mystérieux, comme des prêtres inspirés et savants. Il s'écria : / " Alors on peut mourir ici... On y peut crever comme un chien sans qu'aucun de ces messieurs se dérange !" / Et une colère l'envahit, une colère égoïste et furieuse d'homme menacé dans sa santé. / " Est-ce qu'ils ont le droit de faire cela, puisqu'ils payent patente comme des épiciers, ces gredins-là ? On doit pouvoir les forcer à soigner les gens, comme on force les trains à prendre tous les voyageurs. Je vais écrire aux journaux pour signaler le fait." / Il marchait avec agitation et il reprit, en se retournant vers son fils : / " Écoute, il va falloir en faire venir un de Royat ou de Clermont. Nous ne pouvons pas rester ainsi!..." / Gontran répondit en souriant : / " Mais ceux de Clermont et de Royat ne connaissent pas bien le liquide d'Enval, qui n'a pas la même action spéciale que leur eau sur le tube digestif et sur l'appareil circulatoire. Et puis, sois certain qu'ils ne viendront pas non plus, ceux de là-bas, pour ne point avoir l'air de couper les chardons sous la dent de leurs confrères." / Le marquis, effaré, balbutia : / " Mais alors, que deviendrons-nous ?" / Andermatt saisit son chapeau : / " Laissez-moi faire, et je vous réponds que nous les aurons ce soir tous les trois, vous entendez bien – tous – les trois, à nos genoux (pages 566 et 567)." » Il me semble que s'il y a un porte-parole de Maupassant dans ce passage, il faut que ce soit Gontran, qui sourit et se moque de tout. Et pendant ce temps, Christiane, de l'autre côté de la cloison, est malade d'amour, et il n'y a pas de médicament pour cela. Il sera possible de revenir sur la question de la religion médicale dans un chapitre à venir.

## Chapitre VIII

À Enval, les passionnés d'affaires (et de santé) sont tous occupés. Christiane et Paul peuvent donc se livrer à leur passion amoureuse, une passion vraie, si jamais il en fut. En tout cas, telle qu'ils la vivent, elle a la caractéristique de tout amour paroxyste, soit le besoin de l'unité des âmes, qui est né du besoin de l'unité des corps, à moins que ce ne soit le contraire. « Il avait pour elle des câlineries enfantines : “ Donnez vos doigts que je les mange, ce sont mes bonbons, à moi. ” / Il les prenait, l'un après l'autre, dans sa bouche, et semblait les goûter avec des frissons gourmands : / “ Oh ! qu'ils sont bons ! Le petit surtout. Je n'ai jamais rien mangé de meilleur que le petit. ” / Puis il se mettait à genoux, posant ses coudes sur les genoux de Christiane et il murmurait : / “ Liane, regardez-moi ? ” / Il l'appelait Liane parce qu'elle s'enlaçait à lui pour l'embrasser, comme une plante étreint un arbre. / “ Regardez-moi. Je vais entrer dans votre âme. ” / Et ils se regardaient de ce regard immobile, obstiné qui semble vraiment mêler deux êtres l'un à l'autre ! / “ On ne s'aime bien qu'en se possédant ainsi, disait-il, toutes les autres choses de l'amour sont des jeux de polissons. ” / Et face à face, confondant leurs haleines, ils se cherchaient éperdument dans la transparence des yeux. / Il murmurait : / “ Je vous vois, Liane. Je vois votre cœur adoré ! ” / Elle répondait : “ Moi aussi, Paul, je vois votre cœur ! ” / Et ils se voyaient, en effet, l'un et l'autre, jusqu'au fond de l'âme et du cœur, car ils n'avaient plus dans l'âme et dans le cœur qu'un furieux élan d'amour l'un vers l'autre. / Il disait : / “ Liane, votre œil est comme le ciel ! il est bleu, avec tant de reflets, avec tant de clarté ! Il me semble que j'y vois passer des hirondelles ! ce sont vos pensées, sans doute ? ” / Et quand ils s'étaient longtemps, longtemps contemplés ainsi, ils se rapprochaient encore et s'embrassaient doucement, par petits coups, en se

regardant de nouveau, entre chaque baiser. Quelquefois il la prenait dans ses bras et l'emportait en courant le long du ruisseau qui glissait vers les gorges d'Enval avant de s'y précipiter. C'était un étroit vallon où alternaient des prairies et des bois. Paul courait sur l'herbe et par moments, élevant la jeune femme au bout de ses poignets puissants, il criait : "Liane, envolons-nous." Et ce besoin de s'envoler, l'amour, leur amour exalté, le jetait en eux, harcelant, incessant, douloureux. Et tout, autour d'eux, aiguïait ce désir de leur âme, l'air léger, un air d'oiseau, disait-il, et le vaste horizon bleuâtre où ils auraient voulu s'élancer tous les deux, en se tenant par la main, et disparaître au-dessus de la plaine infinie lorsque la nuit s'étendait sur elle. Ils seraient partis ainsi à travers le ciel embrumé du soir, pour ne jamais revenir. Où seraient-ils allés ? Ils ne le savaient point, mais quel rêve (pages 577 et 578) ! » L'expérience de cette unité originelle fait qu'ils deviennent des enfants, qui font des enfantillages et se surnomment comme le font les enfants. Mais surtout peut-être, telle que représentée par Maupassant et dans les mots de Paul, la passion amoureuse est presque une religion qui offre une transsubstantiation, une contemplation béatifique et des *intimations of immortality* de Wordsworth. À l'instar de Georges Duroy peut-être, Paul Brétigny ne peut être compris qu'en le comparant au Christ et en faire une sorte de Sacré-Cœur laïc. Et la deuxième partie du roman prouvera que ce sauveur est plutôt un Satan, ou un tortionnaire humain, trop humain.

Par ailleurs, commencé au chapitre précédent, l'affrontement existentiel entre les amoureux des affaires et les amoureux tout courts continue. C'est *Ursule Mirouët* revu et corrigé, où le Minoret Andermatt affronte le Mirouët Brétigny. (Paul le sait mieux que quiconque comme je l'ai déjà indiqué en soulignant sa jalousie.)

Mais comme je l'ai déjà dit, alors que Balzac est assommant quand il entre dans les chiffres pour représenter le point de vue du capitalisme naissant, Maupassant réussit le tour de force de rendre les passages financiers intéressants, quoiqu'ils soient en principe ennuyants, et surtout pour les lecteurs de romans. Cela tient à plusieurs scènes, entre autres, au rituel notarial de la nouvelle religion, aux manigances opposées du père Oriol, hommes d'affaires ratoureux à l'ancienne, et de William Andermatt, capitaliste nouveau genre, mais aussi aux remarques de ce dernier sur la publicité (qu'il appelle la réclame). En tout cas, le lecteur contemporain est saisi de voir comment le cocu inconscient a compris et fait comprendre un des aspects essentiels de la nouvelle économie : pour faire beaucoup d'argent et vite, il faut créer de nouveaux besoins et affronter des concurrents. Le nerf de la guerre (car c'est une guerre) est la réclame et donc la publicité pour augmenter, voire créer le besoin, et focaliser les nouveaux regards désirants sur un produit précis. Le nom de la marque, le logo dirait-on aujourd'hui, est un élément essentiel. Et on découvre que le titre du roman est le nom de la marque dont on fait la promotion : *Mont-Oriol* est au sujet de l'eau qui guérit et qu'il faut vendre au moins autant qu'au sujet de Paul et Christiane qui se rendront malades d'amour. Maupassant semble donc représenter l'ancienne religion romantique sur fond de la nouvelle religion capitaliste. Et voici les mots mêmes de celui qui est le représentant de la nouvelle religion. D'abord, voici son exemple de l'effet de la publicité, voire un exemple de ce qu'elle pourrait être. « Et notez, Messieurs, que ce vocable est excellent. On dira le Mont-Oriol, comme on dit le Mont-Doré. Il reste dans l'œil et dans l'oreille, on le voit bien, on l'entend bien, il demeure en nous : Mont-Oriol ! — Mont-Oriol ! — Les bains du Mont-Oriol... / Et Andermatt le faisait sonner, ce mot, le lançait comme une balle, en écoutait l'écho. / Il reprit,

simulant des dialogues : “ Vous allez aux bains du Mont-Oriol ? / — Oui, Madame. On les dit parfaites, ces eaux du Mont-Oriol. / — Excellentes, en effet. Mont-Oriol, d’ailleurs, est un délicieux pays.” / Et il souriait, avait l’air de causer, changeait de ton pour indiquer quand parlait la dame, saluait de la main en représentant le monsieur (pages 581 et 582). » Et ensuite vient son explication : « “ La grande question moderne, Messieurs, c’est la réclame ; elle est le dieu du commerce et de l’industrie contemporains. Hors la réclame, pas de salut. L’art de la réclame, d’ailleurs, est difficile, compliqué, et demande un tact très grand. Les premiers qui ont employé ce procédé nouveau l’ont fait brutalement, attirant l’attention par le bruit, par les coups de grosse caisse et les coups de canon. Mangin, Messieurs, ne fut qu’un précurseur. Aujourd’hui, le tapage est suspect, les affiches voyantes font sourire, les noms criés par les rues éveillent plus de méfiance que de curiosité. Et cependant, il faut attirer l’attention publique et, après l’avoir frappée, il faut la convaincre. L’art consiste donc à découvrir le moyen, le seul moyen qui peut réussir, étant donné ce qu’on veut vendre. Nous autres, Messieurs, nous voulons vendre de l’eau. C’est par les médecins que nous devons conquérir les malades. / Les médecins les plus célèbres, Messieurs, sont des hommes comme nous, qui ont des faiblesses comme nous. Je ne veux pas dire qu’on pourrait les corrompre. La réputation des illustres maîtres dont nous avons besoin les met à l’abri de tout soupçon de vénalité ! Mais quel est l’homme qu’on ne peut gagner, en s’y prenant bien ? Il est aussi des femmes qu’on ne saurait acheter ! Celles-là, il faut les séduire (page 584). ” » Est-il besoin de signaler que le produit qui est créé, offert et rehaussé par la réclame est un médicament ? On croit rêver.

Le chapitre prend fin quand même sur une scène d’amour. J’ai déjà indiqué que selon Maupassant, cette

passion, envoûtante, fait peur à la femme. Ce qui lui vaut des critiques des féministes dogmatiques ou, comme je voudrais du moins, des louanges des féministes plus subtiles. Car ici, Maupassant passe au sexe fort, qui est faible quand il s'agit de la passion. En tout cas, le prédateur qu'est Paul Brétigny veut fuir comme une proie apeurée. « Mais il répétait, la tête sur ses genoux et lui serrant la taille : / “ Liane, Liane, je vais te perdre! Je sens que je vais te perdre! / Elle s'impatientait de ce chagrin irraisonné, de ce chagrin d'enfant dans ce corps si vigoureux, elle si frêle auprès de lui, et si sûre d'elle pourtant, si sûre que rien ne pourrait les séparer. / Il murmurait: “ Si tu voulais, Liane, nous nous sauverions ensemble, nous irions très loin, dans un beau pays plein de fleurs, pour nous aimer. Dis, veux-tu que nous partions, ce soir, veux-tu ? ” / Mais elle haussait les épaules, un peu nerveuse, un peu mécontente qu'il ne l'écoutât point, car ce n'était plus l'heure des rêveries et des gamineries tendres. Il fallait, à présent, se montrer énergiques et prudents, et chercher les moyens de s'aimer toujours sans éveiller aucun soupçon. / Elle reprit : “ Écoute, chéri, il s'agit de bien nous entendre et de ne pas commettre d'imprudences ni de fautes. D'abord, es-tu sûr de tes domestiques ? Ce qu'il y a de plus à craindre c'est une dénonciation, une lettre anonyme à mon mari. De lui-même il ne devinera rien. Je connais bien William... ” Ce nom, deux fois répété, irrita tout à coup le cœur de Paul. Il dit, nerveux : / “ Oh ! ne me parle pas de lui ce soir ! ” / Elle s'étonna : / “ Pourquoi ? Il le faut bien pourtant... Oh ! je t'assure qu'il ne tient guère à moi. ” / Elle avait deviné sa pensée. / Une obscure jalousie, encore inconsciente, s'éveillait en lui. Et soudain, s'agenouillant et lui prenant les mains : “ Écoute, Liane !... ” - il se tut. Il n'osait pas dire l'inquiétude, le soupçon honteux qui lui venaient ; et il ne savait comment les exprimer. / “ Écoute... Liane... Comment es-tu avec lui ?... ” Elle ne

comprit pas. / “Mais... mais... très bien.. — Oui... je sais... Mais... écoute... comprends-moi bien... C’est... c’est ton mari... enfin... et... et... tu ne sais pas combien je pense à ça depuis tantôt... Combien ça me tourmente... ça me torture... Tu comprends... dis ?” / Elle hésita quelques secondes, puis soudain elle pénétra son intention tout entière, et avec un élan de franchise indignée : / “Oh! mon chéri... peux-tu... peux-tu penser?... Oh! Je suis à toi... entends-tu?... rien qu’à toi... puisque je t’aime... Oh! Paul!...” / Il laissa retomber sa tête sur les genoux de la jeune femme, et, d’une voix très douce : “Mais!... enfin... ma petite Liane... puisque... puisque c’est ton mari... Comment feras-tu?... Y as-tu songé?... Dis?... Comment feras-tu ce soir... ou demain... Car tu ne peux pas... toujours, toujours lui dire : ‘Non...’” / Elle murmura, très bas aussi : / “Je lui ai fait croire que j’étais enceinte, et... et ça lui suffit... Oh! il n’y tient guère... va... Ne parlons plus de ces choses-là, mon chéri, tu ne sais pas comme ça me froisse, comme ça me blesse. Fie-toi à moi, puisque je t’aime...” / Il ne remua plus, respirant et baisant sa robe, tandis qu’elle lui caressait le visage de ses doigts amoureux et légers. / Mais soudain : “Il faut revenir, dit-elle, car on s’apercevrait que nous sommes absents tous les deux (pages 589 et 590).” » La fin du chapitre présente donc la négociation entre les deux amoureux qui miment, sans qu’ils ne le sachent, la réunion d’affaires du Mont-Oriol, et même avec un petit désaccord, qui est réglé vite fait, du moins pour autant que les différends financiers et amoureux peuvent l’être. À mon avis, ce va-et-vient entre le monde financier et le monde amoureux, ce jeu de miroir est spectaculaire ; mieux encore, on y voit beaucoup de ce qui invisible dans des récits plus ordinaires. En tout cas, qui trouve ridicules les enfantillages de Paul, ses craintes, et la sévérité presque maternelle de Christiane, son assurance un peu fausse, celui-là, ou celle-là, ne connaît

pas les affres de l'amour ou les juge bien mal. Et pour qui les prend trop au sérieux par une sorte de piété romantique doublée d'une pitié romantique, Maupassant offre *Mont-Oriel* comme purgatif idoine.

## Deuxième partie

### Chapitre I

Ce chapitre est consacré aux opérations de la station thermale de Mont-Oriel: opérations financières, publicitaires, médicales et même gymnastiques (sans effort). « Paul Brétigny, qui étouffait d'envie de rire, fit remarquer que les cavaliers n'avaient pas chaud, tandis que les tourneurs de manivelles étaient en sueur. / “ Si vous intervertissiez les rôles, disait-il, cela ne vaudrait-il pas mieux ? ” / Le docteur répondit gravement : / — “ Oh ! pas du tout, mon cher. Il ne faut pas confondre exercice et fatigue. Le mouvement de l'homme qui tourne la roue est mauvais, tandis que le mouvement du marcheur ou de l'écuyer est excellent (page 598). ” » Paul se marre, mais Maupassant me fait marrer à mon tour en pensant aux pubs de santé et aux bidules qu'on y vend pour guérir et raffermir sans effort et même aux machines nombreuses et informatisées des centres de conditionnement. Le marché existe encore, et le ridicule aussi. (Je remarque encore une fois la présence de trios, mais il me semble que ceux-ci s'entassent de façon presque comique: un instrument à trois parties, trois personnes qui y sont reliées, les mots *trois* et *troisième*, et des trios de termes équivalents.) « Pareil à quelque supplicié des temps anciens il était serré, étranglé dans une sorte de camisole de force en toile cirée qui devait préserver ses vêtements des souillures et des éclaboussures ; et il avait l'air [1] misérable, [2] inquiet et [3] douloureux des patients qu'un chirurgien vient



opérer. / Dès que le [1] docteur apparut, [2] le garçon saisit un long tube qui se divisait en trois vers le milieu et qui avait l'air d'un serpent mince à double queue. Puis l'homme fixa un des bouts à l'extrémité d'un petit robinet communiquant avec la source. On laissa tomber le second dans un récipient de verre où s'écouleraient tout à l'heure les liquides rejetés par l'estomac du [3] malade ; et M. l'inspecteur [1] prenant d'une main tranquille le troisième bras de ce conduit, [1] l'approcha, avec un air aimable, de la mâchoire de M. Riquier, [2] le lui passa dans la bouche et, [2] le dirigeant adroitement, [3] le fit glisser dans la gorge, [3] l'enfonçant de plus en plus avec le pouce et l'index, d'une façon gracieuse et bienveillante, en répétant : "[1] Très bien, [2] très bien, [3] très bien ! [1] Ça va, [2] ça va, [3] ça va, ça va parfaitement." / M. Riquier, [1] les yeux hagards, [2] les joues violettes, [3] l'écume aux lèvres, [1] haletait, [2] suffoquait, [3] poussait des hoquets d'angoisse ; et, cramponné aux bras du fauteuil, faisait des efforts terribles pour rejeter cette bête de caoutchouc qui lui pénétrait dans le corps (page 595).» Je me dis que Maupassant se venge des souffrances qu'il a subies lors de ces traitements pour les diverses maladies dont il a souffert avant et pendant cette période si productive de sa vie. J'ai trouvé la description du lavement d'estomac répugnant, comme tant d'autres, et je me suis souvenu de colonoscopies et de cystoscopies. L'ironie méchante de Maupassant est palpable. Pourtant, encore une fois, il a connu ces choses et les a utilisés toute sa vie. Quelques phrases supplémentaires suffiront. « Lorsqu'il en eut avalé un demi-mètre environ, le docteur dit : "Nous sommes au fond. Ouvrez." / Le garçon alors ouvrit le robinet ; et bientôt le ventre du malade se gonfla visiblement, rempli peu à peu par l'eau tiède de la source. / "Toussez, disait le médecin, tousssez, pour amorcer la descente." / Au lieu de tousser il râlait, le pauvre, et secoué de convulsions paraissait prêt surtout

à perdre ses yeux qui lui sortaient de la tête. Puis soudain un léger glouglou se fit entendre par terre, à côté de son fauteuil. Le siphon du tube à double conduit venait enfin de s'amorcer; et l'estomac se vidait maintenant dans ce récipient de verre où le médecin recherchait avec intérêt les indices du catarrhe et les traces reconnaissables des digestions incomplètes (page 595).» L'attitude papale du médecin et son manque d'empathie, laquelle est à la limite de la cruauté, est peut-être l'aspect le plus terrible, et le plus reconnaissable du texte : le patient est un cochon d'Inde. Il ne s'agit pas de dénoncer tous les praticiens ou de prétendre que la médecine moderne et scientifique, dite expérimentale (noter le mot), ne fait pas que du mal, mais dans la description que propose Maupassant, il y a quelque chose que tout patient (noter le mot) reconnaît d'emblée.

Ce chapitre est souvent comique, mais c'est un comique grinçant, voire cruel par bouts : on y entend donc rire et ironie, mais on y décèle aussi l'annonce de la tragédie. Car sur un tout autre registre, Maupassant apprend à son lecteur qu'il y a une distance émotive, ou psychologique, ou même biologique, entre Christiane enceinte et Paul qui se promène libre et qui voit les femmes autour de lui. Et on devine tout de suite que l'amour si charmant de la première partie n'est plus ce qu'il était et, plus terrible encore, que ce qui comble Christiane est ce qui mine le sentiment de Paul. Cela aussi est cruel, mais bien peu comique. Après quelques indices plus ou moins clairs, viennent les mots de Maupassant qui disent la base du mal et suggèrent qu'il est irrémédiable : c'est parce qu'il est un homme, ou du moins un homme d'un certain type et qui aime d'une certaine manière, et c'est parce qu'elle est une femme, ou du moins une femme d'un certain type et qui aime d'une certaine façon, qu'un gap existe entre les deux qui

ne faisaient qu'un. « Elle ne comprenait pas qu'il était, cet homme, de la race des amants, et non point de la race des pères. Depuis qu'il la savait enceinte, il s'éloignait d'elle et se dégoûtait d'elle, malgré lui. Il avait souvent répété, jadis, qu'une femme n'est plus digne d'amour qui a fait fonction de reproductrice. Ce qui l'exaltait dans la tendresse, c'était cet envollement de deux cœurs vers un idéal inaccessible, cet enlacement de deux âmes qui sont immatérielles, c'était tout le factice et l'irréalisable mis par les poètes dans la passion. Dans la femme physique, il adorait la Vénus dont le flanc sacré devait conserver toujours la forme pure de la stérilité. L'idée d'un petit être né de lui, larve humaine agitée dans ce corps souillé par elle et enlaidi déjà, lui inspirait une répulsion presque invincible. La maternité faisait une bête de cette femme. Elle n'était plus la créature d'exception, adorée et rêvée, mais l'animal qui reproduit sa race. Et même un dégoût matériel se mêlait en lui à ces répugnances de l'esprit. / Comment aurait-elle senti et deviné cela, elle que chaque tressaillement de l'enfant désiré attachait davantage à son amant ? Cet homme qu'elle adorait, qu'elle avait aimé chaque jour un peu plus, depuis l'heure de leur premier baiser, non seulement il avait pénétré jusqu'au fond de son cœur, mais voilà qu'il était entré aussi jusqu'au fond de sa chair, qu'il y avait semé sa propre vie, qu'il allait sortir d'elle redevenu tout petit. Oui, elle le portait là, sous ses mains croisées, lui-même, son bon, son cher, son tendre, son seul ami, renaissant dans ses entrailles de par le mystère de la nature. Et elle l'aimait doublement, maintenant qu'elle l'avait deux fois, le grand et le petit encore inconnu, celui qu'elle voyait, qu'elle touchait, qu'elle embrassait, qu'elle entendait parler, et celui qu'elle ne pouvait encore que sentir remuer sous sa peau (page 612 et 613). » Il me semble que Maupassant ouvre quand même une porte sur ce que j'appellerais le bon sens et la nature complète de l'amour en parlant de race

des amants et races des pères : il y a des hommes qui sont capables de comprendre et d'accepter la complexité de la chose qui s'appelle amour sexué. Mais je suis d'avis qu'il croit que ça ne change rien à la question, ou encore qu'il croit que ce sont les amants qui savent la vérité. Ce qui est sûr : il décrit un abîme entre les deux personnes, un abîme qui est voué à se développer ou plutôt à se montrer de plus en plus et à détruire la pauvre Christiane et d'abord toutes ses illusions. Pour Paul, il est déjà averti : la folie de la passion est passée ; ses illusions sont détruites. En revanche, il est permis de croire qu'elles renaîtront, mais avec une autre, comme ce fut le cas avec Christiane.

Suit la fête religieuse et sociale de l'inauguration de la nouvelle station balnéaire, qui me rappelle la fête des Comices si célèbre de *Madame Bovary*. Le ridicule, la bassesse et les machinations sont partout : le comique me semble plus léger qu'au début du chapitre. Mais je reviens sur la situation des deux amoureux, parce que c'est avec cela que Maupassant termine le chapitre. Il se situe de nouveau à l'endroit précis où ils ont consommé leur passion sur le plan physique. Les phrases sont trop fortes pour être commentées, si ce n'est pour dire que tout ce qui suit dans les cinq derniers chapitres du roman tient à cette différence entre les deux sexes qui partagent pourtant une pulsion naturelle qui a rendu possible non seulement leurs existences, non seulement celle de l'enfant dans le sein de Christiane, mais celles de tous les autres humains. La phrase la plus importante, celle qui est expliquée par les mots de Maupassant, est sans doute celle qui déclare que les deux qui se sont connus si bien parce qu'ils se regardaient jusque dans l'âme et y voyaient l'amour, ces deux-là ne se comprennent plus à peine un an plus tard. L'horreur que cache encore le récit à venir peut commencer à se montrer.

## Chapitre II

Ce chapitre porte sur trois rivalités qui sont les miroirs les unes des autres. En tout cas, Maupassant propose tout à tour la rivalité entre deux médecins et leurs patients possibles, celle entre deux sœurs et le cœur d'un homme et enfin celle entre deux types humains quant au prestige social qu'ils méritent.

Ce chapitre porte d'abord sur la question de la santé, ou plutôt le culte de la santé, et focalise, en partie au moins, le regard du lecteur sur les médecins. Le personnage du docteur Black illustre, s'il le fallait encore, la confusion entre la foi religieuse et la confiance médicale. «Ce nouveau médecin, M. Black, amené dans le pays par le professeur Rémusot, s'était fait tout de suite remarquer par son excessive dévotion. / Presque tous les matins, entre deux visites, il entraît quelques minutes à l'église, et presque tous les dimanches il recevait la communion. Le curé, bientôt, lui fit avoir quelques malades, de vieilles filles, de pauvres gens qu'il soignait gratuitement, des dames pieuses qui demandaient conseil à leur directeur avant d'appeler un homme de science dont elles désiraient avant tout connaître les sentiments, la réserve et la pudeur professionnelles. / Puis un jour on annonça la venue de la princesse de Maldebourg, vieille Altesse allemande, catholique très fervente, qui appela, le soir même de son arrivée, le docteur Black auprès d'elle, sur la recommandation d'un cardinal romain. / De ce moment il fut à la mode. Il était de bon goût, de bon ton, de grand chic de se faire soigner par lui. C'était le seul médecin comme il faut, disait-on, le seul en qui une femme pût avoir entière confiance. / Et l'on vit courir d'un hôtel à l'autre, du matin au soir, ce petit homme à tête de bouledogue qui parlait bas, toujours, dans tous

les coins, avec tout le monde. Il semblait avoir des secrets importants à confier ou à recevoir sans cesse, car on le rencontrait dans les corridors en grande conférence mystérieuse avec les patrons des hôtels, avec les femmes de chambre de ses clients, avec quiconque approchait ses malades. / Dans la rue, dès qu'il apercevait une personne de sa connaissance, il allait droit à elle de son pas court et rapide, et il se mettait aussitôt à marmotter des recommandations nouvelles et minutieuses, à la façon d'un prêtre qui confesse. / Les vieilles femmes surtout l'adoraient. Il écoutait leurs histoires jusqu'au bout sans interrompre, prenait note de toutes leurs observations, de toutes leurs questions, de tous leurs désirs (page 616). » Maupassant enfonce le clou ; il répète l'impiété de Molière, comme il l'a fait dans la première partie, mais en inversant la moquerie, utilisant la religion ridicule pour rire de la médecine (voir aussi les pages 679 et 680 du chapitre final). (Quant au second docteur, M. Mazilli, en plus d'être un Italien de la bonne école, il est la reprise des abbés qui entouraient les aristocrates et dont on s'est moqué depuis toujours.) Mais les deux expressions cruciales sont sans doute « homme de science », « à la mode » et « avoir entière confiance ». Voici ce que j'en tire. Il y a la médecine scientifique sans doute, mais il y a la foi en un médecin. Et celle-ci se règle comme toutes les confiances depuis que le monde est monde et que la mode est mode, soit par l'opinion portant sur les apparences non scientifiques et se nourrissant d'elles. Donc l'accès à la médecine, ou l'action de la médecine, est sujette aux déviations que causent la supercherie et la bêtise. Pour le dire un exemple tout simple, aujourd'hui l'expression « médecine traditionnelle » vise la médecine scientifique qui est tout sauf traditionnelle, et l'expression « médecines alternatives » suggère que des médecines proprement traditionnelles ont un statut équivalent à celui de la médecine scientifique. Tout cela me semble

clair, et on comprend encore aujourd'hui ce que Maupassant expose au sujet de son époque. Mais cette remarque est sujette à une caution : pour la plupart des gens, y inclus moi qui la propose, la distinction entre ces deux types de médecine est fondée sur une opinion elle aussi.

Maupassant passe de ces deux frimeurs médicaux, au frimeur en amour qu'est Gontran de Ravenel. Entre autres passages, il y a celui où Louise avertit sa sœur Charlotte : l'ironie de Maupassant est presque indicible puisqu'il suggère que c'est la jalousie qui est à la base de cette correction sororale et la mise en garde au sujet du joli chanteur de pomme. « Tu ferais bien de veiller un peu à ta tenue. M. Gontran n'est pas convenable avec toi. / — Pas convenable ? Qu'est-ce qu'il a dit ? / — Tu le sais bien, ne fais pas la niaise. Il ne faudrait pas longtemps pour te laisser compromettre, de cette façon-là ! Et si tu ne sais pas veiller sur ta conduite, c'est à moi d'y faire attention. » / Charlotte, confuse, honteuse, balbutia : / « Mais je ne sais pas... je t'assure... je n'ai rien vu... » / Sa sœur reprit avec sévérité : / « Écoute, il ne faut pas que ça continue ainsi ! S'il veut t'épouser, c'est à papa de réfléchir et de répondre ; mais s'il veut seulement plaisanter, il faut qu'il cesse tout de suite. » / Alors, brusquement, Charlotte se fâcha, sans savoir pourquoi, sans savoir de quoi. Elle était révoltée maintenant que sa sœur se mêlât de la diriger et de la réprimander ; et elle lui déclara, la voix tremblante et les larmes aux yeux, qu'elle eût à ne jamais s'occuper de ce qui ne la regardait pas. Elle bégayait, exaspérée, prévenue par un instinct vague et sûr de la jalousie éveillée dans le cœur aigri de Louise. / Elles se quittèrent sans s'embrasser et Charlotte pleura dans son lit en pensant à des choses qu'elle n'avait jamais prévues ni devinées. / Peu à peu ses larmes s'arrêtèrent et elle réfléchit. / C'était vrai pourtant que les manières de

Gontran étaient changées. Elle l'avait senti jusqu'ici sans le comprendre. Elle le comprenait à présent. Il lui disait, à tout propos, des choses gentilles, délicates. Il lui avait baisé la main, une fois. Que voulait-il? Elle lui plaisait, mais jusqu'à quel point? Est-ce que, par hasard, il se pourrait qu'il l'épousât? Et aussitôt il lui sembla entendre, dans l'air, quelque part, dans la nuit vide où commençaient à voltiger ses rêves, une voix qui criait: "Comtesse de Ravenel". / L'émotion fut si forte qu'elle s'assit dans son lit; puis elle chercha, avec ses pieds nus, ses pantoufles sous la chaise où elle avait jeté ses robes et elle alla ouvrir la fenêtre, sans savoir ce qu'elle faisait, pour donner de l'espace à ses espérances (page 622). » Il montre aussi donc que si Louise Oriol est portée par la jalousie, dans le cœur et l'imagination de Charlotte, c'est le titre et la vie de comtesse qui la séduit. La sexualité n'y est pour rien, ou presque. En tout cas, il est remarquable aussi qu'elle prétende n'avoir rien vu aller, alors que tous les membres de sa famille, sans doute avertie par Louise, sont au courant et surtout au courant de la façon dont les choses devront aller. On sent que le père Oriol sera aussi bon maquignon qu'il a été homme d'affaires. En conséquence, il répétera ce que le comte de Ravenel a fait avec Christiane quand il l'a vendue à William Andermatt. C'est terrible. Mais je me demande pourquoi Maupassant tient à cette partie de son récit. Est-ce encore une fois pour enfoncer le clou, mais un autre? Pourquoi pas ce qui suit: le lien amoureux entre Charlotte et Gontran a un tout autre ton que celui entre Christiane et Paul: au contraire du second, le jeune homme joue à l'amour ou fait croire qu'il aime pour s'établir, alors que la jeune femme est une personne morale, voire religieuse, sans doute intéressée par la finesse de son amant et la noblesse qui vient avec sa personne, mais étant libre et sans entrave sociale, au contraire de Christiane. Mais le jeu de l'amour, peut-être Maupassant dirait le piège de l'amour, serait aussi dur



pour eux qu'il se montre pour les amoureux comme il faut, ceux qui suivent les règles de l'amour romantique. Le pouvoir du texte de Maupassant est de mettre le lecteur devant cette question et ce problème épistémologique et les conséquences pratiques qui s'ensuivent. Pour le dire autrement, Maupassant présente deux figures du séducteur et oblige son lecteur à réfléchir sur différentes figures de l'amour, qu'elles soient masculines ou féminines. Mieux encore, il semble suggérer que la hiérarchie qu'on voudrait établir est sujette à caution : l'amour sincère à la manière de Paul est-il plus moral, plus vrai, moins injuste que l'amour joué à la manière de Gontran ? En tout cas, le regard que jette Gontran sur son ami Paul est essentiel au récit. J'y reviendrai.

À la fin du chapitre, l'évaluation financière (car c'est bien cela, comme l'indique l'apologie du *juif* qui termine le chapitre) des deux jeunes femmes fait que Gontran devra changer son bâton d'épaule, comme le dit Andermatt. Certes, on pourrait s'en tenir à une sorte d'indignation morale de voir, encore une fois, mais d'une autre façon l'amour romantique miné dans sa légitimité. Mais le mieux est de relire à tête froide, et peut-être en pensant à certaines pages de Xénophon et de Platon sur l'évaluation des relations humaines (voir *Souvenirs* et *Hipparkhos*). En tout cas, ce changement à faire, indiqué par William Andermatt, est l'occasion pour lui le capitaliste véreux de *régler ses comptes* avec Gontran, l'aristocrate ironique. « Il se levait ; Andermatt le retint : « Pardon, mon cher, deux mots sur une autre chose. J'ai l'air de ne pas comprendre, mais je comprends très bien les allusions dont vous me piquez sans cesse, et je n'en veux plus. / Vous me reprochez d'être juif, c'est-à-dire de gagner de l'argent, d'être avare, d'être spéculateur à friser la filouterie. Or, mon cher, je passe ma vie à vous prêter cet argent que je gagne non sans peine, c'est-à-

dire à vous le donner. Enfin laissons ! Mais il y a un point que je n'admets pas ! Non, je ne suis point un avare ; la preuve c'est que je fais à votre sœur des cadeaux de vingt mille francs, que j'ai donné à votre père un Théodore Rousseau de dix mille francs dont il avait envie, que je vous ai offert, en venant ici, le cheval sur lequel vous avez été à Royat, tantôt. / En quoi donc suis-je avare ? En ceci que je ne me laisse pas voler. Et nous sommes tous comme ça dans ma race, et nous avons raison, Monsieur. Je veux vous le dire une fois pour toutes. On nous traite d'avares parce que nous savons la valeur exacte des choses. Pour vous, un piano c'est un piano, une chaise c'est une chaise, un pantalon c'est un pantalon. Pour nous aussi, mais cela représente en même temps une valeur, une valeur marchande appréciable et précise qu'un homme pratique doit évaluer d'un seul coup d'œil, non point par économie, mais pour ne pas favoriser la fraude. / Que diriez-vous si une débitante de tabac vous demandait quatre sous d'un timbre-poste ou d'une boîte d'allumettes-bougies ? Vous iriez chercher un sergent de ville, Monsieur, pour un sou, oui, pour un sou ! tant vous seriez indigné ! Et cela parce que vous connaissez, par hasard, la valeur de ces deux objets. Eh bien, moi, je sais la valeur de tous les objets trafiquables ; et cette indignation qui vous saisirait si on réclamait quatre sous sur un timbre-poste, je l'éprouve quand on me demande vingt francs pour un parapluie qui en vaut quinze ! Comprenez-vous ? Je proteste contre le vol établi, incessant, abominable des marchands, des domestiques, des cochers. Je proteste contre l'improbité commerciale de toute votre race qui nous méprise. Je donne le pourboire que je dois donner relatif au service rendu, et non le pourboire de fantaisie que vous jetez, sans savoir pourquoi, et qui va de cinq sous à cent sous, selon le caprice de votre humeur ! Comprenez-vous ?" / Gontran s'était levé, et, souriant avec cette ironie fine qui allait

bien sur sa lèvre : / “Oui, mon cher, je comprends, et vous avez tout à fait raison, d’autant plus raison que mon grand-père, le vieux marquis de Ravenel, n’a presque rien laissé à mon pauvre père, par suite de la mauvaise habitude qu’il avait de ne jamais ramasser la monnaie rendue par les marchands quand il payait un objet quelconque. Il trouvait cela indigne d’un gentilhomme, et donnait toujours la somme ronde et la pièce entière.” / Et Gontran sortit d’un air très content (pages 631 et 632).» On pourra d’abord se réjouir que l’auteur donne voix à un Juif qui se défend contre les stéréotypes racistes. Mais il y a plus encore. Car Maupassant prend au sérieux le point de vue du capitaliste, et sans aucun doute son William tire profit de la situation pour argumenter presque en philosophe, soit à partir des questions les plus profondes et au moyen des critères les plus irrécusables, au sujet de deux types humains, dont lui et son beau-frère sont les modèles. Mais Maupassant n’arrête pas la réflexion sur le seul discours passionné du capitaliste, car à la fin, le sourire énigmatique de Gontran donne aussi à penser. Je subodore encore ici le cynisme et le pessimisme de Schopenhauer, et son évaluation du monde en tant que volonté. Le monde en tant que représentation, et son pouvoir, est offert au lecteur sous la forme du roman qu’il (ou elle) a entre les mains.

### Chapitre III

Ce chapitre est consacré à Gontran de Ravenel. Maupassant a déjà fait comprendre pourquoi et comment il s’est occupé de Charlotte Oriol. L’auteur revient sur la question, entre autres, parce que son personnage change d’objectif, ou d’ennemi à conquérir. Mais il le fait aussi pour replacer son personnage dans un type humain et social. « Christiane et Paul Brétigny

l'approuvaient d'avoir ramené Louise Oriol ; le marquis souriait, amusé par ce marivaudage enfantin ; Andermatt pensait : " Pas bête, le gaillard. " Et Gontran, irrité du rôle qu'il lui fallait jouer, porté par ses sens vers Charlotte et par son intérêt vers Louise, murmurait entre ses dents, avec des sourires pour celle-ci : " Ah ! ton gremlin de père a cru me jouer ; mais je vais te mener tambour battant, ma petite ; et tu verras si je m'y prends bien. " / Et il les comparait en les regardant l'une après l'autre. Certes, la plus jeune lui plaisait davantage ; elle était plus drôle, plus vivante, avec son nez un peu relevé, ses yeux vifs, son front étroit et ses belles dents un peu trop grandes, dans sa bouche un peu trop large. / Cependant, l'autre était aussi jolie, plus froide, moins gaie. Elle n'aurait jamais d'esprit, celle-là, ni de charme dans la vie intime, mais quand on annoncerait à l'entrée d'un bal : " Madame la comtesse de Ravenel ", elle pourrait bien porter son nom, mieux que la cadette peut-être, avec un peu d'habitude et de frottement aux gens bien nés. N'importe, il rageait ; il leur en voulait à toutes les deux, au père et au frère aussi, et il se promettait de leur faire payer sa mésaventure plus tard, quand il serait le maître. / Lorsqu'on fut revenu dans le salon, il se fit dire les cartes par Louise, qui savait fort bien annoncer l'avenir. Le marquis, Andermatt et Charlotte écoutaient avec attention, attirés malgré eux par le mystère de l'inconnu, par le possible de l'invraisemblable, par cette crédulité invincible au merveilleux qui hante l'homme et trouble souvent les plus forts esprits devant les plus niaises inventions des charlatans. / Paul et Christiane causaient dans l'embrasement d'une fenêtre ouverte (pages 634 et 635). » Ici, Maupassant, un peu comme Balzac et Flaubert, se fait journaliste, ou sociologue, ou psychologue. Il fait entendre ce qui se pense, mais ne se dit pas, et surtout ce que Gontran se dit en serrant les dents. Maupassant n'excuse pas son personnage ; il montre comment l'autre analyse sa situation ; il laisse

entendre même qu'il y a chez le jeune aristocrate une sorte d'aveuglement fait de lâcheté et de soumission axiologique à son clan. Mais j'ajoute d'abord que les indications de Maupassant donnent raison à Andermatt comme par la bande : la brutalité émotive, les évaluations financières et les ruses du *capitaliste*, ou du juif, sont les mêmes que celles de l'aristocrate français. Ce qui ne veut pas dire que les deux ont la clairvoyance de Maupassant. Et même Maupassant montre que le fils est semblable à son père, car le marquis de Ravenel a vendu sa fille Christiane à William Andermatt. Et même encore une fois, l'auteur montre que les mouvements intérieurs de Louise ne sont pas plus respectables que ceux de sa sœur et que ceux du chasseur dont elle est la proie consentante. Tout de suite après, Maupassant offre au lecteur une conversation entre Paul et Christiane où il peut entendre ce qui se dit, mais *sous-entendre* ce qui ne se dit pas, de manière à évaluer que l'amour si parfait entre les deux est faux, ou du moins qu'il s'est faussé et qu'il ne peut continuer, un moment, que grâce à des silences éloquents, des demi-vérités et de vrais mensonges.

Je tiens à signaler un passage qui me fait croire que Gontran est une sorte de Bel-Ami 2.0. « Mais il se trouvait justement alors tout à fait à sec, tellement à sec qu'il avait dû demander, pour sa partie du Casino, vingt-cinq louis à Paul, après beaucoup d'autres, jamais rendus. Et puis, il faudrait la chercher, cette femme, la trouver, la séduire. Il aurait peut-être à lutter contre une famille hostile, tandis que, sans changer de place, avec quelques jours de soins et de galanterie, il prendrait l'aînée des Oriol comme il avait su conquérir la cadette. Il s'assurait ainsi dans son beau-frère un banquier qu'il rendrait toujours responsable, à qui il pourrait faire d'éternels reproches, et dont la caisse lui resterait ouverte. / Quant à sa femme, il la conduirait à Paris, en

la présentant comme la fille de l'associé d'Andermatt. Elle portait d'ailleurs le nom de la ville d'eaux, où il ne la ramènerait jamais! jamais! jamais! en vertu de ce principe que les fleuves ne remontent pas à leur source. Elle était bien de figure et de tournure, assez distinguée pour le devenir tout à fait, assez intelligente pour comprendre le monde, pour s'y tenir, y faire figure, même lui faire honneur. On dirait: "Ce farceur-là a épousé une belle fille dont il a l'air de se moquer pas mal", et il s'en moquerait pas mal, en effet, car il comptait reprendre à côté d'elle sa vie de garçon, avec de l'argent dans ses poches. / Il s'était donc retourné vers Louise Oriol, et, profitant sans le savoir de la jalousie éveillée dans le cœur ombrageux de la jeune fille, avait excité en elle une coquetterie encore endormie, et un désir vague de prendre à sa sœur ce bel amoureux qu'on appelait: "Monsieur le Comte". / Elle ne s'était point dit cela, elle n'avait ni réfléchi, ni combiné, surprise par sa rencontre et par leur enlèvement. Mais en le voyant empressé et galant, elle avait senti, à son allure, à ses regards, à toute son attitude, qu'il n'était point amoureux de Charlotte, et, sans chercher à voir plus loin, elle se sentait heureuse, joyeuse, presque victorieuse en se couchant (page 642).» Le passage est magnifique en lui-même, mais il devient plus troublant quand je me rappelle mes jugements, sévères, au sujet de Georges Duroy. Car pour des raisons qui m'échappent, je trouve Gontran de Ravenel moins terrible, moins immoral. Je crois que ce jugement est l'effet du récit de Maupassant. Je crois aussi que cela vient de la finesse des gestes du personnage et du rire (ou plutôt du sourire) qui est le sien. Mais au fond, et à bien y penser, l'un n'est pas meilleur que l'autre. En tout cas, un passage comme celui-ci m'incite à croire qu'il faudrait lire les romans de Maupassant comme des pièces d'une seule œuvre, mettons, comme des morceaux d'une nouvelle *Comédie humaine*, voire

comme les préfigurations de l'enchaînement qu'est *À la recherche du temps perdu*. Il me semble en somme que Maupassant revient toujours sur les mêmes questions, mais pour ainsi dire bouche les trous qu'un roman aurait laissé ouverts : à la fin, quand on en est arrivé à *Notre cœur*, on devrait habiter le monde, peu à peu assombri et enfin étouffant qui était celui de Maupassant.

Mais pour ainsi dire cachée dans cette réflexion sur Gontran de Ravenel se trouve une autre sur Paul Brétigny. Lui aussi est un type humain, et dans son cas aussi, Maupassant revient avec des remarques qui expliquent la psychologie. Mais peut-être les remarques sur la prise de conscience de Christiane sont les plus belles et les plus justes et peuvent servir aussi bien et mieux à comprendre son vis-à-vis amoureux. En tout cas, avant les pages stupéfiantes sur l'âne mort, il y a des mots plus discrets, en discours indirect libre, qui disent le fond sans fond de la prise de conscience de la jeune femme. « Christiane songeait à Tazenat. C'était la même voiture ! c'étaient les mêmes êtres, mais ce n'étaient plus les mêmes cœurs ! Tout semblait pareil... et pourtant?... pourtant?... Qu'était-il donc arrivé ? Presque rien !... Un peu d'amour de plus chez elle !... un peu d'amour de moins chez lui !... presque rien !... la différence du désir qui naît au désir qui meurt !... presque rien !... l'invisible déchirure que la lassitude fait aux tendresses !... oh ! presque rien, presque rien !... et le regard des yeux changé, parce que les mêmes yeux ne voient plus de même le même visage !... Qu'est-ce qu'un regard ?... Presque rien (page 643) ! » J'y vois aussi comme une préfiguration des observations de la phénoménologie herméneutique de Heidegger : dans l'acte de la réception du monde, la syntonisation est tout, alors que les changements de syntonisation tiennent à rien, à quelque chose qui est indéfinissable

ou indicible, et en fin de compte à ce qu'on peut appeler la liberté humaine. En tout cas, il me semble encore une fois que Maupassant servirait très bien pour illustrer les remarques de Heidegger : le philosophe lui aussi cherche à dire le presque rien, l'invisible, le fondamental qui échappe aux regards trop occupés par le monde. Ce qui n'enlève rien à la douloureuse profondeur, au contraire, de ce qui arrive à Christiane.

Le plus terrible peut-être est qu'on assiste à la reprise de la passion amoureuse de Paul, mais pour une autre femme. Le récit est très habile de la part de Maupassant : il me semble que ses remarques psychologiques sont tout à fait justes. Et c'est d'autant plus habile que tout cela est lié à l'imagerie des volcans éteints. Or Maupassant rend la chose plus dramatique encore en lui donnant une sorte de résonance agressive grâce aux mots de ce terrible Gontran de Ravenel : les deux amis s'affrontent et à travers eux, c'est le lecteur qui est obligé de comparer les deux hommes, le léger champion de la dérision et le *solide* héros romantique. Il est certain qu'on reprend là la scène de l'affrontement entre le même Gontran et son beau-frère William. En tout cas, voici ce qui se dit entre les deux amis. « Puis, le regardant en pleine figure : / “ Qu'est-ce que tu fais, toi, quand une femme cesse de te plaire ? La ménages-tu ? ” / Surpris, Paul Brétigny cherchait à pénétrer le sens profond, le sens caché de ces paroles. Un peu de fièvre aussi lui montait à la tête ; il dit violemment : / “ Encore une fois il ne s'agit ni d'une drôlesse, ni d'une femme mariée, mais d'une jeune fille que tu as trompée, sinon par des promesses, du moins par tes allures. Cela n'est, entends-tu, ni d'un galant homme !... ni d'un honnête homme !... ” / Gontran, pâle, la voix cassante, l'interrompt : / “ Tais-toi !... Tu en as déjà trop dit... et j'en ai trop entendu... À mon tour, si je n'étais pas ton ami je... je te ferais voir que j'ai l'humeur courte. Un mot



de plus et c'est fini entre nous, pour toujours." / Puis, pesant ses paroles, lentement, et les lui jetant au visage : / "Je n'ai pas d'explications à te donner... j'en pourrais avoir plutôt à te demander... Ce qui n'est ni d'un galant homme, ni d'un honnête homme, c'est une sorte d'indélicatesse... qui peut avoir bien des formes... dont l'amitié devrait garder certaines gens... et que l'amour n'excuse pas..." / Soudain, changeant de ton et badinant presque : / "Quant à cette petite Charlotte, si elle t'attendrit et si elle te plaît, prends-la, et épouse-la. Le mariage est souvent une solution dans les cas difficiles. C'est une solution et une place forte dans laquelle on se barricade contre les désespoirs tenaces... Elle est jolie et riche !... Il faudra bien que tu finisses par cet accident-là... Ce serait amusant de nous marier, ici, le même jour, car moi j'épouserai l'aînée. Je te le dis en secret, ne le répète pas encore... Maintenant, n'oublie point que tu as le droit, moins que personne, toi, de parler jamais de probité sentimentale et de scrupules d'affection. Et maintenant retourne à tes affaires. Je vais aux miennes. Bonsoir." / Et changeant brusquement de chemin il descendit vers le village. Paul Brétigny, l'esprit hésitant et le cœur troublé, revint à pas lents vers l'hôtel du Mont-Oriol (pages 650 et 651).» Maupassant, toujours aussi habile, signale que les deux amis se séparent et marchent l'un en descendant vers des plaisirs qu'offrent des femmes libres et l'autre en remontant vers les devoirs de son amour déjà mort. Un dernier mot sur l'habileté de Gontran. Il me fait penser à ces remarques que quelqu'un a faites sur l'habileté d'une femme qui sait tromper son mari et ses deux amants en leur parlant aux trois en même temps. Gontran est donc un peu femme. Mais en même temps, il me semble qu'il renvoie le lecteur à la scène précédente de la fin de la première partie, quand Paul, sincère lui, a séduit Christiane. Et la scène seconde déteint sur la première, voire lui donne son sens ultime.

La scène du cadavre de l'âne est terrible, je l'ai déjà dit. Encore une fois, impossible de ne pas sentir que Maupassant lie la scène, cachée, de la mort de l'amour entre Christiane et Paul et celle de la mort de l'animal. D'autant plus qu'on voit la chose à travers les yeux et le cœur de la jeune femme. D'autant plus que la première fois qu'elle *voit* Paul, c'est à cause du chiot qui se fait déchiqueter lors de l'explosion du morne. « Christiane, navrée, bouleversée, voyait toute cette misérable vie d'animal finie ainsi au bord d'un chemin : le petit bourricot joyeux, à grosse tête où luisaient de gros yeux, comique et bon enfant, avec ses poils rudes et ses hautes oreilles, gambadant, libre encore, dans les jambes de sa mère, puis la première charrette, la première montée, les premiers coups ! et puis, et puis l'incessante et terrible marche par les interminables routes ! les coups ! les coups ! les charges trop lourdes, les soleils accablants, et pour nourriture un peu de paille, un peu de foin, quelques branchages, et la tentation des prairies vertes tout le long des durs chemins ! / Et puis encore, l'âge venant, la pointe de fer pour remplacer la souple baguette, et le martyre affreux de la bête usée, essoufflée, meurtrie, traînant toujours des fardeaux exagérés, et souffrant dans tous ses membres, dans tout son vieux corps, râpé comme un habit de mendiant. Et puis la mort, la mort bienfaisante à trois pas de l'herbe du fossé, où la traîne, en jurant, un homme qui passe, pour dégager la route. / Christiane, pour la première fois, comprit la misère des créatures esclaves ; et la mort aussi lui apparut comme une chose bien bonne par moments (pages 647 et 648). » Sans parler de la scène qui suit où les humains eux-mêmes sont devenus des bêtes qui remplacent celle qu'ils ont tuée. Les jours de la jeune femme rieuse sont finis. Cela fait à peine un an.

#### Chapitre IV

Le chapitre suivant montre les tactiques et la stratégie de Gontran. Cela est très habile et très drôle (surtout le rôle de celle qui est appelée la proxénète). Mais c'est bien plus que cela, comme on l'entend dans ce qui suit. « Elle s'élançait. La femme du médecin la retint : / “ Ne les gêne pas, ma petite, s'ils veulent causer ! Ça n'est pas aimable de les déranger, ils reviendront bien tout seuls. ” / Et elle s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un pin, en s'éventant avec son mouchoir. Charlotte jeta sur Paul un regard de détresse, un regard implorant et désolé. / Il comprit et dit : / “ Eh bien, Mademoiselle, nous allons laisser Madame se reposer, et nous rejoindrons votre sœur, nous. ” / Elle répondit avec élan : “ Oh ! oui, Monsieur. ” / Mme Honorat ne fit aucune objection : / “ Allez, mes enfants, allez. Moi, je vous attends ici. Ne soyez pas trop longtemps. ” / Et ils s'éloignèrent à leur tour. Ils marchèrent vite, d'abord, ne voyant plus les deux autres, et espérant les rejoindre ; puis, après quelques minutes, ils pensèrent que Louise et Gontran avaient dû tourner soit à gauche, soit à droite, à travers bois, et Charlotte appela, d'une voix tremblante et contenue. Personne ne lui répondit. Elle murmura : “ Oh ! mon Dieu, où sont-ils ? ” / Paul se sentit envahi de nouveau par cette pitié profonde, par cet attendrissement douloureux qui l'avait saisi déjà au bord du cratère de la Nugère. / Il ne savait que dire à cette enfant désolée. Il avait envie, une envie paternelle et violente, de la prendre dans ses bras, de l'embrasser, de trouver pour elle des choses douces et consolantes. Lesquelles (page 658) ? » Comme on le voit, ces phrases permettent aussi à Maupassant de montrer comment s'opère la chute amoureuse de Paul. Le premier glissement du personnage est peut-être livré dans ce passage, qui les précède : « Paul songeait à tout cela, et tout cela troublait son âme de Don Quichotte moderne, disposé d'ailleurs aux capitulations. Il était

alors devenu très réservé vis-à-vis de cet énigmatique ami. / Donc, quand Gontran lui avait dit l'usage qu'il faisait de Mme Honorat, Brétigny s'était mis à rire, et même depuis quelque temps, il se laissait conduire chez cette personne, et prenait grand plaisir à causer avec Charlotte (page 656). » En somme, Paul Brétigny a été troublé par l'affrontement avec son ami ; de plus, entre hommes et surtout entre hommes à la vie aisée, les deux prennent plaisir à rire de tout et à ruser avec les conventions sociales.

Mais on peut se dire que cette relation est assez semblable à celle qui unit le lecteur et l'auteur. Comme je l'ai déjà dit, la ruse, la ruse de Maupassant cette fois, est de rendre tout cela tout à fait compréhensible et donc acceptable : le lecteur saisit ce qui se passe, et le saisit de l'intérieur, grâce à l'auteur, et il pardonne comme le veut celui qui le guide. Sans doute Paul est-il lâche... Mais il est aussi galant et plein de pitié. Et voilà comme l'amour vient aux hommes, du moins parfois, du moins dans un monde *rousseauisé*. « Il ne voyait que son oreille et son cou de chair jeune qui s'enfonçait dans le col de la robe, sous l'étoffe légère, vers des formes plus rondes. Et il se sentait bouleversé de compassion, de tendresse, soulevé par ce désir impétueux de dévouement qui s'emparait de lui chaque fois qu'une femme touchait son âme. Et son âme prompte aux fusées d'enthousiasme s'exaltait auprès de cette douleur innocente, troublante, naïve, et cruellement charmante. / Il étendit la main vers elle, par un geste inconsidéré, ainsi qu'on fait pour flatter, pour calmer les enfants, et la posa sur la taille, près de l'épaule, par-derrière. Alors il sentit battre le cœur à coups pressés, comme on sent le petit cœur d'un oiseau qu'on a pris. / Et ce battement continu, précipité, montait le long de son bras, vers son cœur à lui dont le mouvement s'accélérait. Il le sentait ce toc-toc rapide, venant d'elle et l'envahissant par sa chair, ses muscles

et ses nerfs, ne leur faisant plus qu'un cœur souffrant de la même souffrance, agité de la même palpitation, vivant de la même vie, comme ces horloges qu'un fil unit de loin et fait marcher ensemble seconde par seconde. Mais elle découvrit brusquement son visage rougi, joli toujours, l'essuya vivement et dit : "Allons, je n'aurais pas dû vous parler de ça. Je suis folle. Retournons bien vite auprès de Mme Honorat, et oubliez... Vous me le promettez ? / — Je vous le promets." / Elle lui tendit la main. / "J'ai confiance. Je vous crois très honnête, vous (page 659) !." » Et voilà il est pris... Et elle est prise. Et ce que Christiane a deviné est accompli et plus qu'accompli ; la chose est scellée : non seulement Paul ne l'aime plus, mais il en aime une autre. La tragédie peut se déployer. Mais Maupassant le farceur n'a pas fini, pas tout à fait : les rires reprendront dans le prochain chapitre ; les pleurs prendront le relais pour de bons, mais seulement au tout dernier chapitre ; ils atteindront alors le niveau de ceux de Jeanne dans *Une vie*. Parmi les comparaisons qu'il faudrait faire, il y a celle des deux femmes qui s'investissent tout à fait dans le don maternel pour se consoler de la douleur amoureuse. Si dans *Mont-Oriol*, Maupassant est silencieux sur les dangers de cette stratégie, dans *Une vie*, il a été éloquent, et convaincant.

Je me permets de signaler que le chapitre qui porte sur la séduction de Louise par Gontran (et de Paul et Charlotte par Paul et Charlotte) commence avec des remarques sur la séduction du public par le capitaliste enchanté William Andermatt. J'en donne la fin, là où Maupassant montre qu'il connaissait déjà les pots-de-vin, la collusion et ce qu'on a appelé dernièrement les *fake news*... cette chose qu'on prétend si nouvelle, mais que connaissaient les Anciens sous d'autres noms (*doxa*, *persuasio* ou *fides*). « "Il fera comme les autres, dit le médecin. Mais il y a encore une chose à laquelle j'ai

pensé depuis quelques jours et que nous avons complètement oubliée ; c'est le bulletin météorologique. / — Quel bulletin météorologique ? — Dans les grands journaux de Paris ! C'est indispensable, cela ! Il faut que la température d'une station thermale soit meilleure, moins variable, plus régulièrement tempérée que celle des stations voisines et rivales. Vous prendrez un abonnement au Bulletin météorologique dans les principaux organes de l'opinion, et j'enverrai tous les soirs, par télégraphe, la situation atmosphérique. Je la ferai telle que la moyenne constatée en fin d'année soit supérieure aux meilleures moyennes des environs. La première chose qui nous saute aux yeux, en ouvrant les grands journaux, c'est la température de Vichy, de Royat, du Mont-Dore, de Châtel-Guyon, etc., etc., pendant la saison d'été, et, pendant la saison d'hiver, la température de Cannes, Menton, Nice, Saint-Raphaël. Il doit faire toujours chaud et toujours beau, dans ces pays-là, mon cher Directeur, afin que le Parisien se dise : 'Cristi, ont-ils de la chance, ceux qui vont là-bas !' / Andermatt s'écria : "Sacrebleu ! vous avez raison. Comment, je n'ai pas pensé à cela ? Je vais m'en occuper aujourd'hui même. En fait de choses utiles, avez-vous écrit aux professeurs de Larenard et Pascalis ? En voilà deux que je voudrais bien avoir ici. / — Inabordables, mon cher Président... à moins... à moins qu'ils ne s'assurent par eux-mêmes, après beaucoup d'expériences, que nos eaux sont excellentes... Mais auprès d'eux vous ne ferez rien par persuasion... anticipée (page 653)." » Aussi, il est tout à fait de mise que le chapitre prenne fin en mélangeant les deux séductions (voir les pages 664 et 665). On ne le dira pas assez souvent : Maupassant est un romancier habile, et l'art des images miroirs, des doubles troublants et de la distanciation ironique par rapprochements comiques ne connaît pas de secrets pour lui.

## Chapitre V

Au début, ce chapitre porterait le titre : « La jalousie de Christiane. » En tout cas, ça me rappelle beaucoup *La Prisonnière* de Proust, qui porte justement sur ce thème, soit la femme prisonnière de la jalousie de l'homme qui l'aime et qui souffre de sa passion. Il y a quand même un renversement important : c'est Christiane qui est prisonnière ET jalouse. « Elle était persuadée aussi, en certains jours, qu'il cachait une liaison dans le pays, qu'il avait fait venir une maîtresse, son actrice, peut-être. Et elle interrogeait tout le monde, son père, son frère et son mari, sur toutes les femmes jeunes et désirables qu'on connaissait dans Enval. / Si au moins elle avait pu marcher, chercher elle-même, le suivre, elle se serait un peu rassurée, mais l'immobilité presque absolue qu'il lui fallait garder maintenant lui faisait endurer un intolérable martyre. Et quand elle parlait à Paul, le ton seul de sa voix révélait sa douleur et avivait chez lui les impatiences nerveuses de cet amour fini (page 666). » Je ne peux m'empêcher de sentir que c'est une sorte de variante de la hantise de la mort, qui est pour ainsi dire tapie dans le thème du fantastique chez Maupassant. Car ce que Christiane sent sans jamais en avoir une preuve factuelle, c'est la mort de l'amour de Paul. Mais elle ne perd rien pour attendre : ce chapitre lui donnera raison sur le plan des faits qu'elle ne connaît pas, et elle en aura la preuve dans le suivant.

En tout cas, Maupassant fait quitter la pauvre Christiane pour mieux suivre le ridicule Paul. Comme pour le punir, il produit un coup de théâtre, et pourtant prépare par des détails qui semblaient peu importants : Paul, qui est déjà amoureux de Charlotte mais sans le savoir, découvre sa nouvelle passion, que le lecteur connaît déjà, de la façon le plus banale, soit par la

découverte d'un rival, le docteur Mazelli. «Le beau médecin faisait des frais pour les jeunes filles, pour Charlotte surtout. Il montrait, en parlant aux femmes, une adoration perpétuelle dans la voix, le geste et le regard. Toute sa personne, des pieds à la tête, leur disait : «Je vous aime!» avec une éloquence d'attitude qui les lui gagnait infailliblement. / Il avait des grâces d'actrice, des pirouettes légères de danseuse, des mouvements souples d'escamoteur, toute une science de séduction naturelle et voulue dont il usait d'une façon continue (page 667).» Maupassant s'offre et offre à son lecteur un habile portrait de l'Italien éternel. Je suis quand même étonné de ce que le type (qu'il soit réel ou seulement dans un certain imaginaire transmis de génération en génération) a résisté au temps : en tout cas, je me trouve à tout moment en train de hocher de la tête et de dire : «Oui, oui, c'est ça!» Par ailleurs, Maupassant suggère que cette situation, ou du moins la prise de conscience qu'il a un rival, est organisée par Gotran. Si c'est le cas, l'importance du frère de Christiane, et sa dureté envers cette sœur avec qui il riait tant, deviennent objets de réflexion : quel est le statut de la légèreté moqueuse du jeune homme ? Pour le dire autrement, Christiane a-t-elle été trahie seulement par Paul ? En tout cas, la dernière expression du chapitre, «pièce de la destinée», devrait être examinée à la lumière de ce qui se dit et se fait dans ce chapitre : l'expression, à tonalité schopenhaurienne, dit-elle vrai ou est-elle une justification après coup digne du croyant le plus pieux qui parle des bontés de la Providence.

Donc, le chapitre devient pendant un moment le récit de la jalousie de Paul, le récit d'un jaloux mâle et libre et énergique. Et en même temps, c'est le portrait de la rivalité des deux mâles. Et même celle de deux nations. «Ses projets bientôt furent apparents et Paul ne douta plus qu'il ne cherchât à se faire aimer de Charlotte. / Il



semblait y réussir. Il était si flatteur, si empressé, si rusé pour plaire, que le visage de la jeune fille avait, en l'apercevant, cet air de contentement qui dit le plaisir de l'âme. / Paul, à son tour, sans se rendre même bien compte de son allure, prit l'attitude d'un amoureux et se posa en concurrent. Dès qu'il voyait le docteur près de Charlotte, il arrivait, et, avec sa manière plus directe, s'efforçait de gagner l'affection de la jeune fille. Il se montrait tendre avec brusquerie, fraternel, dévoué, lui répétant, avec une sincérité familière, d'un ton si franc qu'on n'y pouvait guère trouver un aveu d'amour : "Je vous aime bien, allez !" / Mazelli, surpris de cette rivalité inattendue, déployait tous ses moyens, et quand Brétigny mordu par la jalousie, par cette jalousie naïve qui étirent l'homme auprès de toute femme, même sans qu'il l'aime encore ; si seulement elle lui plaît, quand Brétigny, plein de violence naturelle, devenait agressif et hautain, l'autre, plus souple, maître de lui toujours, répondait par des finesses, par des pointes, par des compliments adroits et moqueurs. / Ce fut une lutte de tous les jours où l'un et l'autre s'acharnèrent, sans que l'un ou l'autre, peut-être, eût de projet bien arrêté. Ils ne voulaient point céder, comme deux chiens qui tiennent la même proie (pages 668 et 669). » J'ajoute tout de suite, mais sans vouloir diminuer la finesse de Maupassant et la nouveauté de ces passages qu'on retrouve ici, encor une fois, une version de Bel-Ami : George Duroy était le rival de Forestier, et il était un chasseur de femme impénitent.

En tout cas, bien moins heureux que Bel-Ami, Paul est un prédateur qui se fait prendre au piège de la façon la plus ridicule, par un papa qui le surprend en flagrant délit. Et le piège, nommé ainsi par Maupassant et même par son personnage, se referme. Tout cela est amplifié, et ridiculisé, par la colère du vieux Oriol qui guette ses sous et est irrité : il a été trompé par William lorsqu'il a

vendu son aînée à Gontran de Ravenel, comme le comte son père avait vendu Christiane et veut se venger. Quoi qu'il en soit du vieux, Paul est obligé de se déclarer en bonne et due forme. Ce qui donne cette conclusion saisissante. « Quand Paul se retrouva dehors, il lui sembla que la terre ne tournait plus dans le même sens. Donc, il était fiancé malgré lui, malgré elle, par un de ces hasards, par une de ces supercheries des événements qui vous ferment toute issue. Il murmurait : "Quelle folie !" Puis il pensa : "Bah ! je n'aurais pu trouver mieux, peut-être, par le monde entier." Et il se sentait joyeux, au fond du cœur, de ce piège de la destinée (page 674). » Et pendant ce temps, Christiane se prépare à souffrir pour de bon. On l'a oubliée, comme Paul l'a oubliée. Ce qui vient d'arriver est sordide, mais aussi ridicule. Or Maupassant pense les deux. Et le lecteur est, comment dire, empoisonné doucement par l'art de ce prestidigitateur.

## Chapitre VI

Voici le dernier chapitre du roman, qui est d'abord et presque seulement celui de la souffrance de Christiane : elle était absente du chapitre précédent ; elle domine celui-ci jusqu'à la dernière réplique ; elle reprend sa place grâce à une sorte de violence sur soi, mais aussi contre celui qui l'a blessée ; sa souffrance lui inspire une sorte de vengeance, la seule qui lui appartient, qui ne la guérit pas, mais qui la rend inoubliable et pour ainsi dire exemplaire. Il y a des hymnes à l'amour ; ces pages sont un hymne à l'amour détruit. La jeune femme rieuse sera une femme âgée qui sait ce qui en est de la vie et qui, du fait de son visage défait et de son corps vieilli, enseignera aussi bien que la pieuse Virginie de *Bel-Ami*. On peut se demander si Paul lui-même comprend aussi bien qu'elle ce qui en est de la comédie infernale, ou la tragédie

comique, dans laquelle il se trouve. Quand on parle de la misogynie de Maupassant, et il faut le faire, il me semble que comme dans *Madame Bovary* de Flaubert, c'est une femme qui a le dernier mot, ou qui a le plus beau rôle, celui qui touche le plus : elle dépasse tous les autres en dignité et en clairvoyance. En un sens, elle atteint les niveaux des héroïnes *Boule de suif*, et peut-être aussi d'*Yvette* ou d'*Yveline* : les experts sont d'accord pour accorder à ses femmes une palme ; il faudrait donc considérer la candidature de Christiane (qui ne veut pas de son prénom parce qu'elle a compris qu'il rappelle le Christ et la souffrance et donc son sort [voir page 694]). Il s'agit pour chacune de ces femmes de gérer la découverte de la bêtise et de l'égoïsme des gens, mais sans qu'elles n'atteignent à la sérénité.

On est donc en pleine tragédie, ou du moins dans un grand drame. Mais par bouts, on se croirait encore dans une comédie de Molière. Le ridicule des médecins-prêtres n'a d'égal que la crédulité du malade, ou dans ce cas de la malade. « Alors, elle énuméra ses inquiétudes, ses terreurs, ses cauchemars, d'une voix basse et douce, comme si elle se fût confessée. Et le médecin l'écoutait comme un prêtre, la couvrant parfois de ses gros yeux ronds, prouvait son attention par un petit signe de tête, murmurant un : "C'est cela" qui semblait dire : "Je connais votre cas sur le bout du doigt et je vous guérirai quand je voudrai." / Lorsqu'elle eut fini de parler, il se mit à son tour à l'interroger avec une extrême minutie de détails sur sa vie, sur ses habitudes, sur son régime, sur son traitement. Tantôt il paraissait approuver d'un geste, tantôt il blâmait d'un : "Oh !" plein de réserves. Quand elle en vint à sa grosse peur que l'enfant fût mal placé, il se leva, et, avec une pudeur ecclésiastique, l'effleura de ses mains à travers les couvertures, puis il déclara : "Non, très bien." / Elle eut envie de l'embrasser. Quel brave homme que ce médecin ! / Il prit

une feuille de papier sur la table et écrivit l'ordonnance. Elle fut longue, très longue. Puis il revint près du lit et, avec un ton différent, pour bien prouver qu'il avait achevé sa besogne professionnelle et sacrée, il se mit à causer. / Il avait la voix profonde et grasse, une voix puissante de nain trapu ; et des questions se cachaient dans ses phrases les plus banales. Il parla de tout (pages 679 et 680).» Encore une fois, Maupassant vise deux cibles à la fois. Certes, le médecin Black ne sait pas guérir Christiane, parce que son mal est psychologique, voire métaphysique. On devine que pour Maupassant, un prêtre en soutane noire ne ferait pas mieux l'affaire (pas mieux que celui qui n'a pas su guérir Charles Forestier agonisant dans *Bel-Ami*). La sagesse, humaine trop humaine, d'un curé Chaperon dans le monde de Balzac est impossible dans le monde de Maupassant.

En tout cas, la maladie de Christiane est morale ou psychologique (elle se meurt de jalousie, parce que l'amour qui la fait vivre est mort), et ceux qui l'aiment n'y voient rien. (Le cas de Gontran est plus problématique parce que le personnage est trop complexe et trop cachottier : il est possible que, comme le soupçonne Paul, il est au fait de leur idylle et devine donc la cause profonde de son mal-être.) « Christiane, presque nue devant ces hommes, ne voyait plus rien, ne savait plus rien, ne comprenait plus rien ; elle souffrait si horriblement que toute idée avait fui de sa tête. Il lui semblait qu'on lui promenait dans le flanc et dans le dos à la hauteur des hanches une longue scie à dents émoussées qui lui déchiquetait les os et les muscles, lentement, d'une façon irrégulière, avec des secousses, des arrêts et des reprises de plus en plus affreuses. / Quand cette torture s'affaiblissait quelques instants, quand les déchirures de son corps laissaient renaître sa raison, une pensée alors se plantait dans son âme, plus cruelle, plus aiguë, plus épouvantable que la douleur

physique : il aimait une autre femme et il allait l'épouser. / Et pour que cette morsure qui lui rongea la tête s'apaisât de nouveau, elle s'efforçait de réveiller le supplice atroce de sa chair ; elle agitait son flanc, elle remuait ses reins ; et quand la crise recommençait, au moins elle ne songeait plus (page 681). » Dans cette horrible scène de gésine biologique, on dirait qu'elle donne naissance à son malheur. (Encore un point de ressemblance avec Jeanne d'*Une vie*.) Il faut comparer cette scène à celle qu'elle imaginait au début du chapitre, une sorte de rêve éveillé où elle imaginait la naissance d'un enfant mort-né. Au fond, ce qu'elle imaginait alors s'est réalisé pour ainsi dire métaphoriquement. D'ailleurs, il y a dans toutes ces pages une atmosphère de psychanalyse. Freud en aurait été heureux sans doute, mais sans saisir que pour Maupassant, sa discipline, encore à naître, ne pouvait pas guérir du mal humain fondamental : il y a le biologique, puis le psychologique, puis l'existential. J'en ai parlé un peu ; j'y reviendrai.

Pour revenir à la psychanalyse, la scène de l'hallucination est sans doute le haut point de sa souffrance : le corps et l'âme sont attaqués et renforcent leurs réactions réciproques. C'est le moment du fantastique à la manière de Maupassant. Mais c'est bien plus retenu que chez Flaubert ou chez Balzac. (Maupassant se laisse aller dans d'autres textes. Au lieu de chercher quelque chose de métaphysique (Balzac) ou d'étranger ou de tiré de l'histoire *réimaginée* (Flaubert), Maupassant, comme l'aurait dit Jérôme, plonge son personnage dans la folie, dans l'hallucination ou dans quelque chose qui ne peut être *géré*, et encore, que par la psychanalyse. Il est près de ce que représente Huysmans. « Tout à coup, elle vit cette route blanche, par une nuit pleine d'étoiles, et lui, Paul, tenant par la taille une femme et lui baisant la bouche à chaque pas. Elle la

reconnut. C'était Charlotte! Il la serrait contre lui, souriait comme il savait sourire, lui murmurait dans l'oreille les mots si doux qu'il savait dire, puis se jetait à ses genoux et embrassait la terre devant elle comme il l'avait embrassée devant Christiane! Ce fut si dur, si dur pour elle que, se tournant et se cachant la figure dans l'oreiller, elle se mit à sangloter. Elle poussait presque des cris, tant son désespoir lui martelait l'âme. / Chaque battement de son cœur qui sautait dans sa gorge, qui sifflait à ses tempes, lui jetait ce mot: "Paul, — Paul, — Paul", interminablement répété. Elle bouchait ses oreilles de ses mains pour ne plus l'entendre, enfonçait sa tête sous les draps; mais il sonnait alors au fond de sa poitrine, ce nom, avec chacun des coups de son cœur inapaisable. / La garde, réveillée, lui demanda: "Êtes-vous plus malade, Madame?" / Christiane se retourna, la face pleine de larmes, et murmura: / "Non, je dormais, je rêvais... J'ai eu peur (page 68)" » La scène du délire est un chef-d'œuvre, mais on ne peut pas prétendre que Christiane souffre moins puisqu'elle est inconsciente; on assiste, je le répète, à une sorte de rêve à psychanalyser. En tout cas, le lecteur devine tout, parce qu'il prétendrait avoir reçu par la grâce de l'auteur le savoir un psychanalyste; le lecteur est un Freud amateur guidé sans erreur par Maupassant. Par contre, le pauvre Andermatt n'y voit que du feu. « Puis elle poussa un cri d'angoisse; une horreur passa dans ses yeux. Elle voyait une bête morte devant elle et suppliait qu'on l'ôtât de là sans lui faire de mal. / Le marquis dit tout bas à son gendre: / "Elle pense à un âne que nous avons rencontré en revenant de la Nugère." / Maintenant elle parlait à cette bête morte, la consolait, lui racontait qu'elle était aussi très malheureuse, elle, bien plus malheureuse, parce qu'on l'avait abandonnée. / Puis tout à coup elle refusa quelque chose exigée d'elle. Elle criait: "Oh! non, pas cela! Oh! c'est toi... toi... qui veux me faire traîner cette voiture!..." / Alors elle haleta,

comme si elle eût traîné une voiture, en effet. Elle pleurait, gémissait, poussait des cris, et toujours, pendant plus d'une demi-heure, elle monta cette côte, en tirant derrière elle, avec des efforts horribles, la charrette de l'âne, sans doute. / Et quelqu'un la frappait durement, car elle disait : " Oh ! que tu me fais mal ! Au moins ne me bats plus, je marcherai... mais ne me bats plus, je t'en supplie... Je ferai ce que tu voudras, mais ne me bats plus !... » / Puis son angoisse se calma peu à peu et elle ne fit plus que divaguer doucement jusqu'au jour. Elle s'assoupit alors et finit par dormir. Quand elle se réveilla, vers deux heures de l'après-midi, la fièvre la brûlait encore, mais sa raison lui était revenue (pages 690 et 691). » Pour Christiane, le retour à la raison ne signifie pas, on doit le comprendre, le retour à la santé morale ; au fond, ce qu'elle dit dans son délire est plus vrai que les mots qu'elle dira par la suite. Même si elle retrouve jusqu'à un certain point la santé de l'âme, ou une stabilité psychologique, sur un autre plan, sur celui de la vie la plus profonde, elle a compris, et en conséquence elle peut cacher ce qu'elle a compris. En découvrant l'horreur a acquis l'art du mensonge existentiel.

Le chapitre, et le livre, prennent fin alors que les deux amoureux, Paul et Christiane, qui se voyaient, croyaient-ils, jusqu'au fond de l'âme, pratiquent l'art de la politesse, autrefois appelé mensonge. Il est permis de conclure à partir des deux passages que c'est la jeune femme qui gagne le concours du paraître et donc celui de bien paraître et du faire souffrir. Voici les deux passages qui servent de preuves. « Depuis qu'il la savait accouchée il ne pouvait songer à elle sans frémir d'inquiétude ; et la pensée de leur première rencontre, chaque fois qu'elle effleurait son esprit, le faisait brusquement rougir ou pâlir d'angoisse. Il songeait aussi, avec un trouble profond, à cet enfant inconnu

dont il était le père, et il demeurait harcelé par le désir et la peur de le voir. Il se sentait enfoncé dans une de ces saletés morales qui tachent, jusqu'à sa mort, la conscience d'un homme. Mais il redoutait surtout le regard de cette femme qu'il avait aimée si fort et si peu longtemps. / Aurait-elle pour lui des reproches, des larmes ou du dédain ? Ne le recevait-elle que pour le chasser ? / Et quelle devait être son attitude à lui ? Humble, désolée, suppliante ou froide ? S'expliquerait-il ou écouterait-il sans répondre ? Devait-il s'asseoir ou rester debout ? / Et quand on lui montrerait l'enfant, que ferait-il ? Que dirait-il ? De quel sentiment apparent devrait-il être agité ? / Devant la porte il s'arrêta de nouveau, et, au moment de toucher le timbre, il s'aperçut que sa main tremblait (page 698). » Et : « Depuis quelques secondes, de légers mouvements, ces bruits imperceptibles du réveil d'un enfant endormi, avaient lieu dans le berceau. Brétigny ne le quittait plus du regard, en proie à un malaise douloureux et grandissant, torturé par l'envie de voir ce qui vivait là-dedans. / Alors il s'aperçut que les rideaux du petit lit étaient clos du haut en bas avec des épingles d'or que Christiane portait ordinairement à son corsage. Il s'amusait souvent, autrefois, à les ôter et à les repiquer sur les épaules de sa bien-aimée, ces fines épingles dont la tête était formée d'un croissant de lune. Il comprit ce qu'elle avait voulu ; et une émotion poignante le saisit, le crispa devant cette barrière de points d'or qui le séparait, pour toujours, de cet enfant. / Un cri léger, une plainte frêle s'éleva dans cette prison blanche. Christiane aussitôt balança la nacelle et, d'une voix un peu brusque : / “ Je vous demande pardon de vous donner si peu de temps ; mais il faut que je m'occupe de ma fille. ” Il se leva, baisa de nouveau la main qu'elle lui tendait, et, comme il allait sortir : / “ Je fais des vœux pour votre bonheur, dit-elle (page 700). ” » La souffrance qu'on devine chez Paul (car il est possible qu'elle ne soit pas



grand-chose) ne fait pas disparaître celle de Christiane. Instruit par Maupassant, le lecteur est devenu clairvoyant. Il faut examiner cette question : c'est le sens le plus profond du récit qui est en jeu, soit ce que Maupassant appelle la vérité sur la vie humaine.

En tout cas, Andermatt, devenu père, est aveugle. Il est le cocu heureux classique sans doute. Ou encore, mais en reversant le jugement : il est en un sens le seul qui, malgré son étroitesse d'esprit, est un peu sain. « Ah ! ah ! » criait William par la porte entr'ouverte. Je t'y prends ! Veux-tu bien me rendre ma fille ? » / Courant au lit, il saisit la petite en ses mains exercées déjà à la manier, et l'élevant au-dessus de sa tête, il répétait : / « Bonjour, mademoiselle Andermatt... bonjour, mademoiselle Andermatt... » / Christiane songeait : « Voici donc mon mari. » Et elle le contemplait avec des yeux surpris comme s'ils l'eussent regardé pour la première fois. C'était lui, l'homme à qui la loi l'avait unie, l'avait donnée ! l'homme qui devait être, d'après les idées humaines, religieuses et sociales, une moitié d'elle ! plus que cela, son maître, le maître de ses jours et de ses nuits, de son cœur et de son corps ! Elle eut presque envie de sourire, tant cela, à cette heure, lui parut étrange, car, entre elle et lui, aucun lien jamais n'existerait, aucun de ces liens si vite brisés, hélas ! mais qui semblent éternels, ineffablement doux, presque divins. / Aucun remords même ne lui venait de l'avoir trompé, de l'avoir trahi ! Elle s'en étonna, cherchant pourquoi. Pourquoi ?... Ils étaient trop différents sans doute, trop loin l'un de l'autre, de races trop dissemblables. Il ne comprenait rien d'elle ; elle ne comprenait rien de lui. Pourtant il était bon, dévoué, complaisant (pages 691 et 692). » En un sens, Andermatt est bien repayé pour l'étroitesse de son esprit de capitaliste : le cocu insensible, ou trop peu amoureux, a toujours tort. Et voilà que je me demande si le nom que

Maupassant lui a trouvé ne pourrait pas avoir une sorte de signe. Matt signifie *plat, terne, mat*. Mais je ne partage pas le mépris final de Maupassant pour lui. Il est une nouvelle version de Minoret-Levrault, mais il est bien plus respectable. Je serais tenté de dire qu'il est un peu xénophontique : il connaît la valeur monétaire des choses, mais il est capable d'apprécier aussi les choses simples et saines de la vie.

Or, pour Maupassant, William Andermatt est aveugle aussi à l'horreur de la vie. Maupassant fait bien sentir qu'entre Christiane et lui, c'est l'abîme (qui existait déjà au fond), mais un abîme plus grand encore : métaphysique ou existentiel. Avant le drame de son amour fou pour Paul, Christiane était pour ainsi dire aussi innocente que son époux : elle était jolie et rieuse, mais inconsciente ; il était énergique et sérieux, mais inconscient. Elle est devenue pour ainsi dire sage ou plutôt clairvoyante, ou plutôt désillusionnée, délaissée et désespérée, alors qu'il est resté inconscient. Que sait-elle qu'il ne sait pas ? La vie est solitude. La mort est à la clé de la compréhension de cette solitude ; mais la porte qu'elle ouvre donne sur le néant ; il n'y a rien à comprendre, ou plutôt il faut comprendre le rien. Et tout le reste est illusion. C'est Schopenhauer au fond, encore une fois. Mais qu'en est-il de l'autre homme, l'homme de sa vie, Paul Brétigny. Les dernières paroles de Christiane, qui ont sans doute une sorte de dignité, comme je l'ai dit, ne changent rien à la prise de conscience solitaire qu'elle a acquise. Car il est à peu près certain qu'elle ne la partage pas, même à distance et dans l'opposition, avec Paul. Il est un homme, et n'a pas compris, pas aussi profondément que Christiane, ce qui en est de la vie. Par contre, Maupassant un autre homme, lui, l'a compris et tient à le faire comprendre. Disons que Christiane, avec Jeanne dans *Une vie* et peut-être Madeleine dans *Bel-Ami*, sont deux versions de

l'Emma Rouault Bovary maupassantien. Flaubert tue son héroïne. Maupassant les laisse vivre. Ce qui pousse à se demander lequel des deux est le plus cruel. Il répondrait sans doute que sa cruauté est plus vraie.